



LIVRES



LUC BUREAU

Présenter Walt Whitman. Allons donc! J'ai des raisons de croire que l'exercice est sinon impossible, du moins inutile. Autant discourir sur la hauteur insensée de l'Everest, la profondeur vertigineuse du Grand Canyon ou le bourdonnement terrifiant des chutes du Niagara. À bien y penser, cependant, ces images excessives de la Terre ne sont peut-être pas aussi vaines qu'il n'y paraît pour juger de la stature exceptionnelle du poète. Car il se trouve un peu de tout cela dans Whitman, un peu de montagne, de cataracte, d'abîme... et de cosmos en sus: «Walt Whitman, un cosmos, de Manhattan le fils, / Turbulent, charnel, sensuel, mangeant, buvant et baisant» (Feuilles d'herbe).

Whitman est l'homme de la parole, de la parole forte que l'on entend au loin, que l'on comprend. C'est une parole qui atteint tous les niveaux des sens et de la conscience, du Ciel et de l'Enfer, du grain de sable aux étoiles. Pas étonnant qu'une parole aussi pénétrante, si près du corps et des désirs, qui prêchait la liberté et l'amour, terrifia la pudibonde Amérique. Tant et si bien que, de son vivant, Whitman fut plus souvent traîné dans la boue que porté aux nues.

Jamais d'Europe, jamais d'Asie ni d'Afrique. Si ce n'est dans son propre pays, Walt Whitman n'a guère voyagé. Il a tout de même goûté quelques mois et quelques paysages du Canada. Après un long voyage dans l'Ouest américain, de septembre 1879 à janvier 1880, il repart en juin pour London, en Ontario, et visite en août, en compagnie de son ami, le D^r Bucke, Montréal, Québec et la rivière Saguenay. Ce sont quelques extraits des notes de voyage prises au long de son itinéraire québécois, publiées après sa mort, que nous reprenons ici. Ces passages trahissent la fraîcheur et les légères imperfections des notes que l'on confie à un carnet.

Les touristes qui flânent, le nez en l'air, rue de la Commune, à Montréal, ou aux terrasses des cafés dans le Vieux-Québec, après avoir admiré le cap Diamant ou la chute de Montmorency, ont-ils changé depuis l'époque où ils débarquaient dans les ports respectifs de ces villes, après plusieurs jours d'une traversée exténuante? Il semble que non, à en juger par ce qui fait encore l'objet de leur admiration, hier comme aujourd'hui: les beautés naturelles du pays, la chaleur des habitants, le pittoresque et la singularité d'une société à majorité française, avec des lois, des coutumes et un parler qui lui sont propres, sur un continent qui vit par ailleurs à l'heure anglaise et américaine.

Tout au cours de l'été, le cahier *Livres du Devoir* invite à voir le Québec à travers le regard de l'autre, de ces touristes d'une espèce choisie que furent, au siècle dernier, quelques écrivains-voyageurs — et non des moindres: Trollope, Whitman... —, des géographes, des journalistes, des poètes, des épistoliers, que les hasards de leurs pérégrinations conduisirent, de l'Angleterre ou des États-Unis, sur les bords du Saint-Laurent.

Dénichés sur les rayons des bibliothèques où ils attendaient d'être repris, ces textes, que nous vous invitons maintenant à découvrir, ont été choisis, réunis et traduits par le géographe Luc Bureau, friand de ce type de littérature, qui a su, dans le passé, en faire bon usage (*Pays et mensonges - Le Québec sous la plume d'écrivains et de penseurs étrangers*, Boréal, 1999). Les textes cette fois retenus ont tous la particularité d'avoir été écrits et conçus en anglais, d'avoir ajouté, en somme, à l'altérité du regard, celle de la langue, induisant une richesse de plus, une distorsion de plus.

Un tel écart donne à rêver. Il donne parfois aussi des pages saourees. Les voici.

Marie-Andrée Lamontagne



Roman québécois Page D 3

Les Cahiers du Québec Page D 3

L'Ontario français Page D 4

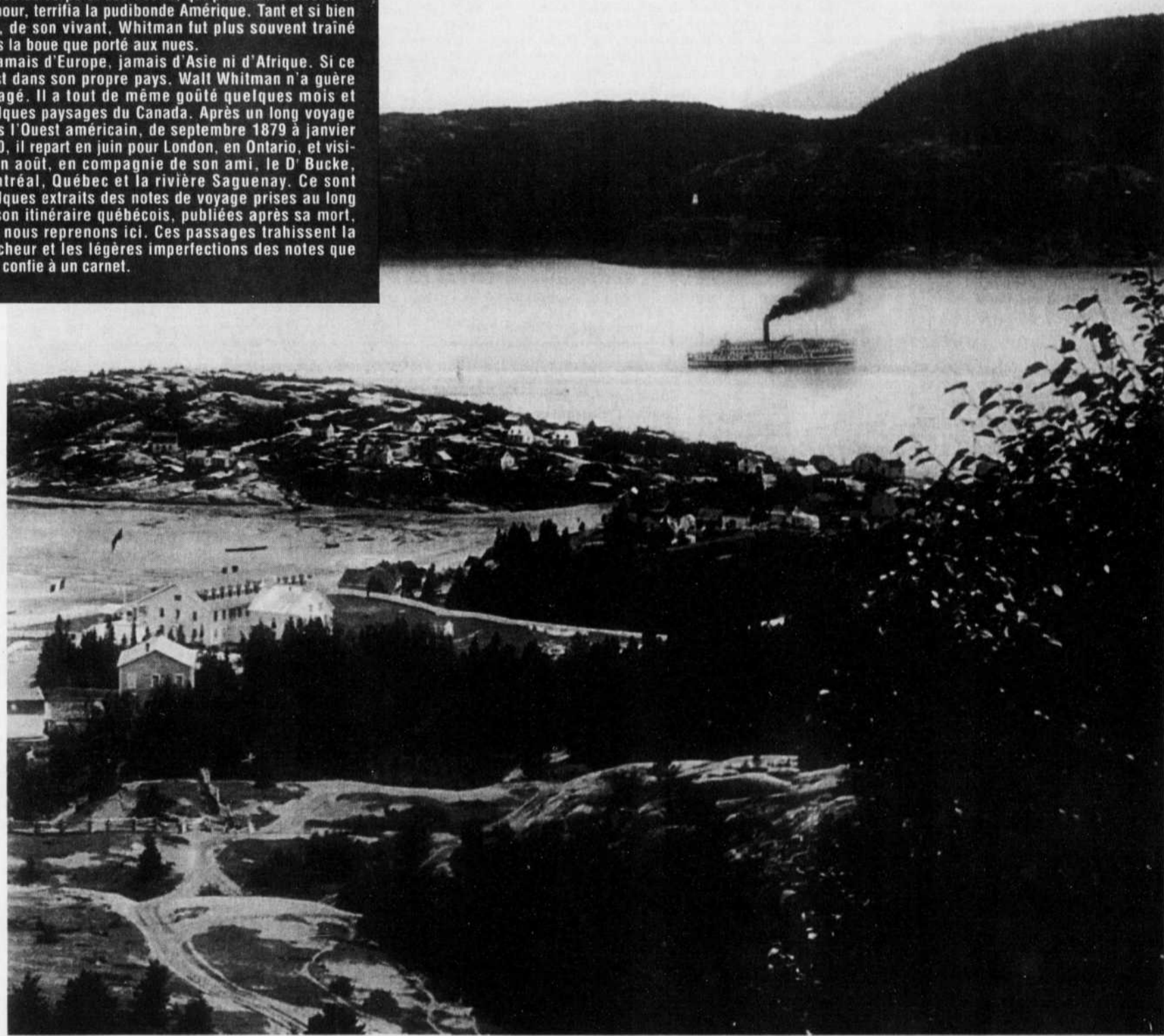
L'Est en West Page D 5

L'estampe à Trois-Rivières Page D 7

Le Jardin des Premières-Nations D 8

Leur Amérique

Le Québec sous le regard d'écrivains anglais, américains et autres



Le village de Tadoussac, v. 1885

Balade au Canada

Walt Whitman

Poète américain: 1819-1892

WALT WHITMAN

Bref retour en arrière. J'ai quitté Philadelphie, coin de la rue Green et de la IX^e, à 20h, le 3 juin [1880], dans un wagon-lit de première classe, par la vallée Lehigh [dans le nord de la Pennsylvanie], en passant par Bethlehem, Wilkes-Barre, Waverly et ainsi de suite [par Erie] à travers Corning jusqu'à Hornellsville, où nous sommes arrivés à 8h le matin et avons eu droit à un généreux petit-déjeuner. Je dois dire que je n'avais jamais passé une aussi bonne nuit lors d'un voyage en chemin de fer: douceur, solidité, minimum de soubresauts et vitesse compatible avec la sécurité. Sans changement vers Buffalo puis Clifton, où nous sommes arrivés en début d'après-midi; ensuite, en quatre heures de plus, nous étions à London, Ontario, Canada — au total, moins de 22 heures de voyage. Je loge dans la maison si hospitalière de mes amis, le D^r Bucke et son épouse, sise au milieu des grands jardins et de pelouses de l'asile d'aliénés. [...]

Un Zollverein entre les États-Unis et le Canada

Quelques-uns des journaux les plus libéraux du pays débattent de la question d'un Zollverein [une union douanière] entre les États-Unis et le Canada. On propose d'établir une union pour des raisons commerciales, d'abolir tout à la fois les ta-

rifs douaniers et les services administratifs des douanes entre les deux pays, de s'entendre sur un tarif unique dont les recettes seraient partagées entre les deux gouvernements au prorata des populations. On dit qu'une grande partie des marchands canadiens sont en faveur de cette démarche puisqu'on croit que celle-ci aiderait au développement des affaires en supprimant les restrictions aux échanges qui existent entre les deux pays.

Ceux qui s'opposent à cette politique croient que celle-ci, tout en augmentant sans doute le bien-être matériel du pays, affaiblirait les liens entre le Canada et l'Angleterre. Et ce sentiment l'emporte sur le désir de prospérité. C'est une question pour l'instant sans réponse de savoir si ce dernier sentiment peut continuer de supporter la pression unioniste. Plusieurs pensent que les considérations commerciales devraient l'emporter avant tout. Il semble aussi que l'on s'accorde sur le fait que le Zollverein, ou l'union douanière, bénéficierait bien davantage aux provinces canadiennes qu'aux États-Unis. (Il me semble certain que tôt ou tard le Canada formerait deux ou trois grands États, égaux et indépendants, avec le reste de l'Union américaine. Le Saint-Laurent et les Grands Lacs ne sont pas une ligne frontalière mais un grand canal intérieur ou central.)

VOIR PAGE D 2: WHITMAN

LIVRES

WHITMAN

SUITE DE LA PAGE D 1

La voie du Saint-Laurent

20 août — En partant du principe selon lequel mes trois ou quatre mois passés au Canada étaient destinés, entre autres, à l'exploration de la voie du Saint-Laurent, entre le lac Supérieur et la mer (les ingénieurs du pays insistent sur le fait de considérer ce cours d'eau de plus de 2000 milles de longueur, y compris les lacs, les chutes de Niagara et tout le reste, comme un seul et même ensemble), je dois reconnaître que je n'ai réalisé jusqu'ici qu'une faible partie de mon programme. Tout de même, les 700 ou 800 milles déjà parcourus m'ont permis de constater que la question canadienne [*the Canadian question*] dépend intégralement de cette grande voie d'eau, de ses configurations remarquables et des lieux de négoce, de son caractère humain, etc.

J'écris ces lignes à près de 1000 milles de mon point de départ, Philadelphie, en route vers Montréal et Québec, au milieu de régions qui s'étendent jusqu'aux extrêmes limites de la désolation: désert de beauté, domaine de terreur silencieuse et païenne, demeurant toutefois chrétien, aussi habitable et fertile que tout autre point de la Terre. La température demeure parfaite, certains la trouveraient un peu fraîche, mais je porte mon vieux pardessus gris, et je me sens très bien. Les jours sont remplis de rayons de soleil et d'oxygène. Je passe presque toutes mes matinées et tous mes après-midis sur le pont avant du bateau.

Le Saguenay sauvage

Remontée des eaux noires [du Saguenay] sur plus d'une centaine de milles — eaux toujours puissantes, profondes (des centaines de pieds, des milliers parfois), avec comme rivages des collines rocheuses vertes et grises toujours élevées —, ressemblant parfois à certaines parties de la rivière Hudson, mais d'un caractère toujours plus prononcé et audacieux. Les collines sont plus hautes et défilent dans un ordre ininterrompu. La rivière est plus droite et d'un débit bien plus élevé, et la couleur des eaux, bien qu'aussi noire que de l'encre, est exquisément polie et brillante sous le soleil d'août. Complètement différente, cette rivière Saguenay, de toutes les autres rivières, produit des impressions différentes, possède une hardiesse, un jeu d'ombres et de lumières plus véhément qu'ailleurs. D'un charme rare de singularité et de simplicité. Comme un jeu d'orgue à minuit provenant d'un vieux couvent espagnol, *Favorita* — un seul accord, simple, monotone, dépourvu, mais indescriptiblement pénétrant,

grandiose, impérieux. Lieu remarquable pour les jeux d'échos: pendant que notre bateau à vapeur était à quai à Tadoussac (*tajou-sac*), lorsque de la tuyère s'échappait de la vapeur, j'étais sûr d'entendre, de l'hôtel situé là-haut sur les rochers, jouer un orchestre — je pouvais même reconnaître quelques-unes des mélodies. Ce n'est que lorsque la tuyère s'est arrêtée que j'ai su ce qui en était la cause. De même, aux caps Éternité et Trinité, le pilote, avec son sifflet à vapeur, produisit les mêmes merveilleux effets, les mêmes échos ineffablement fantastiques, alors que nous étions immobiles dans la baie sous l'ombre des masses rocheuses.

Caps Éternité et Trinité

Mais les majestueux, hautains et silencieux caps eux-mêmes, je doute qu'aucune saillie, aucune colline, aucun lieu historique — ou quoi que ce soit d'autre dans le monde — ne surpassent ces objets (j'écris au moment même où je suis en face-à-face avec eux). Ils sont très simples, ils n'impressionnent pas outre mesure — tout au moins dans mon cas — mais ils restent à jamais gravés dans la mémoire. Ils sont très près l'un de l'autre, côte à côte, chacun s'élevant avec ivresse des eaux du Saguenay. Un bon lanceur pourrait lancer une pierre sur chacun en passant — il me semble, tout au moins! En ce qui a trait à leur configuration, ils sont aussi distincts l'un de l'autre que deux corps parfaits, celui d'un homme et celui d'une femme, peuvent l'être. Le cap Éternité est nu, raboteux et sinistre (d'une indescriptible beauté cependant); il s'élève, comme nous venons de le dire, à pic, hors de l'eau, à près de 2000 pieds de hauteur. Le cap Trinité, un tantinet plus haut, au sommet arrondi comme une grosse tête aux cheveux de verdure coupés court, s'élève de l'eau d'une manière tout aussi abrupte. Je me considère bien payé d'avoir franchi un millier de milles pour jouir de la vue et nourrir ma mémoire de ce duo sans rival. Ils m'ont remué plus profondément que tout ce que j'ai vu jusqu'à présent. Si l'Europe ou l'Asie en étaient les dépositaires, nous en attendrions certainement parler dans des poèmes, des rhapsodies, etc., des douzaines de fois par année, dans nos journaux et revues.

Chicoutimi et la baie des Ha! Ha!

Non, en effet, la vie, les voyages, la mémoire jamais ne m'ont offert et ne m'offriront des circonstances de vie aussi marquées, des panoramas ou des paysages aussi réjouissants pour l'âme que ceux que m'ont prodigués Chicoutimi et la baie des Ha! Ha!, et mes jours, mes nuits de remontée et de descente de cette rivière sauvage si fascinante, les montagnes arrondies, cer-



La grande décharge au Lac-Saint-Jean, vers 1890.

SOURCE LIVERNOIS

taines dénudées et grises, certaines d'un rouge émoissé, certaines drapées d'une verdure enchevêtrée ou de vignes, les amples, calmes et éternels rochers, les longues bandes d'écume bigarrée, le blanc laiteux des vagues étincelantes de la rivière, les petites goélettes à deux mâts, d'un jaune lugubre, avec des voiles rapiécées posées comme des ailes s'approchant de nous, venant insolemment avec deux hommes à bord au teint hâlé et aux cheveux noirs, les ombres fortes tombant sur le contour gris et jaune des collines durant toute la matinée alors que nous naviguions à portée de fusil de celles-ci, tandis que toujours le ciel pur et délicat se répandait sur tout. Et les splendides couchers de soleil, et le spectacle de la nuit, les mêmes vieilles étoiles (apparemment quelque peu différentes, comme je vois, si loin vers le nord), Arcturus et Lyre, l'Aigle et la planète Jupiter comme un globe d'argent, et la constellation de Scorpion. Ensuite, les lumières nordiques, presque chaque nuit.

Les habitants — la «belle vie»

Si sévères, si rocheux et si ténébreux que soient ces parages, vous ne devez pas croire, cependant, que la bienveillance humaine, que l'aisance et la «bel-

le vie» y soient absents. Juste avant de prendre ces notes, j'ai fait un somptueux déjeuner avec de la truite et un dessert de framboises. Je trouve partout des sourires et de la courtoisie; curieusement, la physiologie des gens ressemble en général à celle que l'on observe aux États-Unis (j'ai été étonné de trouver les mêmes ressemblances partout à travers la province de Québec). Règle générale, les habitants simples et courageux de cet âpre pays (les comtés de Charlevoix, Chicoutimi et Tadoussac ainsi que la région du Lac-Saint-Jean) travaillent en forêt, chassent les animaux à fourrure, naviguent, pêchent, cueillent des bleuets, font un peu d'agriculture. Je surveillais un groupe de jeunes canotiers en train de prendre leur repas matinal, rien d'autre qu'une immense miché de pain, de la mesure d'un boisseau, qu'ils débitaient en gros morceaux à l'aide d'un couteau de poche.

Tout cela doit être un extraordinaire pays hivernal, quand le froid et la glace s'installent tout à fait.

Extraits de *The Complete Prose Works Of Walt Whitman*, volume 1, New York and London, G. P. Putnam's Sons, 1902, 324 pages, pages 292 à 301. Traduit de l'anglais par Luc Bureau.

Renaud-Bray

Nos meilleures ventes

du 25 au 31 juillet 2001

1	Roman Qc	ADÉLAÏDE - Le goût du bonheur, T. 2 ♥	Marie LABERGE	Boréal	18
2	Roman Qc	GABRIELLE - Le goût du bonheur, T. 1 ♥	Marie LABERGE	Boréal	34
3	Fantastique	HARRY POTTER ET LA COUPE DE FEU, T. 4 ♥	Joanne K. ROWLING	Gallimard	36
4	Dictionnaire	LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2002	COLLECTIF	Larousse	4
5	Polar	DANS LA RUE OÙ VIT CELLE QUE J'AIME	M. HIGGINS-CLARK	Albin Michel	8
6	Spiritualité	LE GRAND LIVRE DU FENG SHUI ♥ - Éd. broché	GILL HALE	Manise	119
7	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	29
8	Polar	L'ENGRÈNAGE	John GRISHAM	Robert Laffont	7
9	Roman	PORTRAIT SÉPIA ♥	Isabelle ALLENDE	Grasset	6
10	Roman	EN AVANT COMME AVANT ! ♥	Michel FOLCO	Seuil	10
11	B.D.	ASTÉRIX ET LATRAVIATA	Albert UDERZO	Albert René	21
12	Psychologie	À CHACUN SA MISSION ♥	J. MONBOURQUETTE	Nevalis	86
13	Polar	MEURTRES EN SOUTANE ♥	P. D. JAMES	Fayard	5
14	Roman	DOLCE AGONIA ♥	Nancy HUSTON	Actes Sud	20
15	Roman Qc	UN PARFUM DE CÈDRE ♥ - Éd. compacte	A.-M. MACDONALD	Flammarion Qc	43
16	Roman Qc	UN DIMANCHE À LA PISCINE À NIGALI ♥ Prix des libraires 2000	G. COURTEMANCHE	Boréal	40
17	Roman	JE PÉNSAIS QUE MON PÈRE ÉTAIT DIEU ♥	Paul AUSTER	Actes Sud	7
18	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	Johnson SPENCER	Michel Lafont	32
19	Roman	LE MARIAGE	Danielle STEEL	Pr. de la Cité	7
20	Polar	L'ŒIL DES TÉNÉBRES ♥	Michael CONNELLY	Seuil	9
21	Sc. Sociale Qc	LA SIMPLICITÉ VOLONTAIRE ♥	Serge MONGEAU	Ecosociété	172
22	Jeunesse	À LA CROISÉE DES MONDES, T. 3 - Le miroir d'ambre ♥	Philip PULLMAN	Gallimard	17
23	Sociologie	LE NOUVEAU ART DU TEMPS	SERVAN-SCHREIBER	Albin Michel	80
24	Cuisine	LES SALADES	Anne WILSON	Könemann	12
25	Flore	LES CHAMPIGNONS SAUVAGES DU QUÉBEC - Nouvelle édition	SICARD / LAMOUREUX	Fides	7
26	Polar	OPÉRATION HADÈS ♥	LUDDLUM / LYNDY	Grasset	22
27	Guide	PLAISIRS D'ÉTÉ PAS CHERS, 3e édition	Alain DEMERS	Trécarré	11
28	Jeunesse	LES PLUS BEAUX CONTES DU TEMPS PASSÉ ♥	COLLECTIF	Hachette	346
29	Roman	LE DÉMON ET MADEMOISELLE PRYM	Paulo COELHO	Anne Carrière	16
30	Roman Qc	LÀ OÙ LA MER COMMENCE	Dominique DEMERS	Robert Laffont	18
31	Nutrition	LE JUSTE MILIEU DANS VOTRE ASSIETTE ♥	SEARS / LAWREN	L'Homme	222
32	Polar	CÉRÉALES KILLER	SAN-ANTONIO	Fleuve Noir	10
33	Essai	NO LOGO : La tyrannie des marques ♥	Naomi KLEIN	Leméac	16
34	Sc. Sociale Qc	CONTES ET COMPTES DU PROF LAUZON	Léo-Paul LAUZON	Lancôt	14
35	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	Eckhart TOLLE	Ariane	45
36	Jeunesse	CHANSONS DRÔLES, CHANSONS FOLLES ♥ (Livre & CD)	Henriette MAJOR	Fides	45
37	Cuisine	SUSHIS FACILES ♥	COLLECTIF	Marabout	61
38	Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION ♥	F. DELAVIER	Vigot	164
39	Psychologie	DE LA CONVERSATION ♥	Theodore ZELDIN	Fayard	100
40	Biographie Qc	JACQUES PARIZEAU, T. 01 - Le croisé ♥	Pierre DUCHESNE	Qc Amérique	11
41	Maternité	MON BÉBÉ : je l'attends, je l'éleve	E. FENWICK	Reader's Digest	218
42	Humour Qc	LES CHRÉTIENNERIES	Pascal BEAUSOLEIL	Intouchables	43
43	Roman	LA VIE SEXUELLE DE CATHERINE M.	Catherine MILLET	Seuil	12
44	Guide	RÉPERTOIRE DES LIEUX DE MARCHÉ AU QUÉBEC	COLLECTIF	Bédède	7
45	Arts	ILS ONT ÉTÉ LA MUSIQUE DU SIÈCLE ♥	Pierre BEIQUIE	Pierre Beique	9

♥ : Coup de cœur RB 1* : semaine sur notre liste N.B. : Hors prescrites et scolaires

Pour commander à distance : ☎ (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

Ce palmarès hebdomadaire vous est offert avec la collaboration de

SCABRINI MEDIA
Bien au-delà de la simple impression
et
AGMV Marquis
IMPRIMEUR INC.

La passion du livre québécois
Longueuil • Montréal • Montmagny • Sherbrooke

HISTOIRE DES CIVILISATIONS

Florilège grec



ARCHIVES LE DEVOIR
Socrate, philosophe grec.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Pour Jacques Lacarrière, la langue d'Homère et la culture grecque sont une sorte de deuxième peau. L'écrivain français a traduit les grands auteurs grecs, de Sophocle à Ésope en passant par Hérodote, rédigé de nombreux ouvrages sur la Grèce et commis plusieurs œuvres personnelles qui l'avaient pour thème. Et à partir de ces mots qu'il a cent fois soupesés, analysés, évoqués, nommés, il s'est une fois de plus lancé, avec ce *Dictionnaire amoureux de la Grèce* (Plon), à la conquête de ce pays qui inspira mille vers et mille soupirs.

Parce qu'il maîtrise à fond son domaine, Lacarrière navigue sans difficulté à travers trente siècles d'une langue qu'il connaît par cœur. L'ouvrage mêle donc sans transition le plaisir et l'érudition, l'un n'étant d'ailleurs pas étranger à l'autre. Du pas léger du connaisseur, ce grand marcheur qu'est Jacques Lacarrière passe ainsi sans plus d'ambages de la Grèce antique à la Grèce moderne, citant, selon son sujet et son humeur, Hippocrate ou Anaxore, du V^e siècle avant J.-C., ou encore les poèmes de l'auteur grec contemporain Patrikios Titos. Ce dernier a d'ailleurs ces jolis mots sur son pays. *D'abord, il y eut la mer. Je suis né au mi-*

des Néréides, décrites par ordre alphabétique, d'Acté la riveraine à Thésis l'immense, ou encore par un extrait de sagesse socratique. Qui, en effet, au fond, expliquera ce faible amoureux qu'on a pour un auteur, un livre, un objet ou un mot?

Ainsi Jacques Lacarrière oscille-t-il entre histoire, littérature et mythologie, sans se priver de quelques digressions inattendues sur le thème de l'exocet, ce poisson qui a des fuites soudaines hors de l'eau, ou encore sur celui du combologue, sorte de chapelet de perles ou de grains enfilés que l'on fait glisser entre les doigts. La chose aurait au moins deux usages: à l'église, où elle joue le même rôle qu'un chapelet; à la taverne, où l'on s'en sert pour cogner contre son verre en chantant des chansons — comme les deux facettes d'une même médaille.

Lacarrière ne dédaigne pas non plus de relater au passage les mythes d'Europe, d'Icare ou de l'Atlantide. Tel un amoureux, il revient ainsi à certains lieux qu'il a déjà fréquentés et n'hésite pas, par exemple, à citer entre autres sa propre suite de poèmes, intitulée *L'Enfance d'Icare*: «Car oiseau fut mon père qui de moi fit un oiseau manqué».

Lacarrière peut aussi, tout à sa guise, disserter sur les *rebetiko*, *rebetika* au pluriel, cette sorte de

blues des Grecs, dont le sens proviendrait de *rebêtes*, qui veut dire marginal, déclassé, asocial ou encore truand et hors-la-loi. Le genre musical a évolué dans un monde clandestin avant d'émerger en Grèce dans les années 50, après la guerre. Et, comme du reste, Lacarrière peut en parler, car il a traduit plusieurs de ces chants qui s'éloignent, pour reprendre ses mots, de la Grèce de la bourgeoisie et des hellénistes pour entrer dans celle de l'ombre. *Cinq ou six grands fumeurs de hasch / Ont rencontré Charos / Pour lui demander ce que font / Dans l'Hadès leurs vieux complices*, lit-on dans *Rencontre avec la mort*, traduit par Lacarrière.

On a donc ici affaire à un collier des perles, gemmes que l'auteur aurait amassées au fil de longues et nombreuses recherches et dont il n'a conservé que ses préférées. On ne s'en plaindra pas, quitte à compléter ses lectures ailleurs, la passion ayant la propriété d'être contagieuse, la légèreté permettant d'y circuler à l'aise et la Grèce étant un sujet riche entre tous.

DICTIONNAIRE AMOUREUX DE LA GRÈCE

Jacques Lacarrière
Plon
Paris, 2001, 603 pages

RÉCITS



Rage cycliste

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

C'est une démanigaison, un souffle, une envie. Une passion qui donne naissance à de petits et grands exploits. Le besoin de rouler, de regarder la route défilé sous ses pieds, de tendre ses muscles au maximum, d'aligner les kilomètres, celui d'être épuisé et de s'être épuisé. L'écrivain Paul Fournel avait déjà obtenu le Goncourt de la nouvelle pour *Les Athlètes dans leur tête*. Dans *Besoin de vélo* (Seuil), il reprend les phrases brèves, le texte court pour évoquer les heures passées à suer, à pédaler, à monter, à descendre, à réverser, et à écrire, sur le vélo. Sous les entêtes évocatrices — machine, jambes, plat, bruit,

odeurs, vent ou paysages —, on retrouve cet entêtement sans cesse renouvelé du cycliste qui monte une côte, la flamme d'admiration dans les yeux de l'amatour qui détaille le costume et la performance des coureurs du Tour de France. Et aussi, en filigrane, comme un appel, on entend la conscience de l'homme qui vieillit, soit, mais qui grimpe et qui grimpe encore. En dernier lieu, on retrouve l'écrivain au Caire, dans une ville où il manque d'espace pour rouler, souffrant d'un certain mal du pays, songeant aux vallons et aux vallées de la France. C'est le pays même du vélo, ce pays où, dans la même journée, on *peut changer trois ou quatre fois de pays, et la succession de ces paysages possède un charme fort*,

écrit Fournel, avant d'ajouter: «[...] notre pays est cycliste par le maillage serré de ses routes et par la variété de ses formes».

Dans la peau du cycliste il y a aussi l'écrivain, dont certains textes sont venus à grands coups de pédalier. *Les jours de randonnée paisible sont des jours parfaits pour brasser du texte. Je pars avec une phrase, une idée, et je la mouline pendant quelques heures. Il m'arrive de rentrer avec une nouvelle quasi bouclée, un article, un bout de texte»,* confie-t-il. Aussi, ses phrases, ses flashes, défilent, et dans l'ellipse, on sent le vent passer. Puis, on avale quelques lignes comme on contemple, le souffle court, le paysage, le temps d'essayer sa sueur et de s'asperger d'une bonne giclée d'eau.

Cycliste accompli, Paul Fournel, qui a fréquenté le groupe de l'Oulipe de Pérec, Queneau et Calvino, n'est pas le moindre des écrivains. A vrai dire, vélo et littérature sont deux amours qui lui sont venus simultanément, comme deux miracles qui l'ont porté toute sa vie.

«À quelques mois d'intervalle, raconte l'éditeur et l'écrivain, j'apprends donc, dans cet ordre, à faire du vélo et à lire. Au Noël de mes cinq ans j'étais un homme fait: je savais mon travail et mon loisir.» Devant lui, le monde restait à conquérir.

BESOIN DE VÉLO

Paul Fournel
Éditions du Seuil
Paris, 2001, 240 pages

LIVRES
ROMAN QUÉBÉCOIS

Être seul... comme tout le monde

CAHIER D'ÉTÉ

My Lan To
Triptyque
Montréal, 2000, 91 pages

Le regardeur qui se déplace fait-il bouger ce qu'il voit? Et lui suffit-il de «fixer» le soleil ou la terre pour les immobiliser? Assurément, ont répondu certains philosophes empiristes et, à leur suite, de très nombreux poètes. Tout, alors, ne serait que perception. Illusions que tout cela, mais précieuses, pense plutôt le narrateur de *Cahier d'été*, un garçon de 15 ans qui ne se prend pourtant pas pour un philosophe.

Gabriel est un jeune homme de bonne famille qu'on pourrait croiser dans la réalité: sensible, tourmenté comme on peut l'être dans le plein de l'adolescence, à qui il ne manque que ce cynisme blagueur, si porté aujourd'hui, pour qu'on le dise tout à fait englué dans notre époque. Il lui arrive de pleurer à chaudes larmes, mais en secret. Il a surtout le sentiment d'une solitude foncière, natale — «Je suis né seul», assure-t-il — et de son étrangeté profonde. Ce qu'il a en commun avec le reste de l'humanité, c'est une réticence quasi instinctive à s'ouvrir aux autres.

Il se raconte avec le plus de lucidité qu'il peut, tout en se laissant aller aux épanchements propres à son âge: narcissisme, rejet parfois hautain du monde, repli sur soi. Gabriel vit et écrit son mal d'être généralisé, diffus. Cette disposition d'esprit donne lieu à de fortes tempêtes intérieures, qui contrastent avec la sérénité de ce qu'il faut bien appeler sa réalité. Il est de bonne famille: la mère est discrète mais attentive, le père, un brin taciturne, et son jeune frère est gentil. Pas de drame ni de conflit grave de ce côté.

Cet été de ses quinze ans, comme les précédents, il va le passer avec sa famille dans un coin retiré, au bord d'un lac où les chalets sont rares. Ce sont, encore une fois, de longues vacances en perspective, un espace de temps dont il va pouvoir disposer à sa guise.

Gabriel se sent à la fin d'une époque de sa vie, où il prend congé sans nostalgie d'une enfance qui semble avoir été sans histoire, de même que d'une école — qu'on devine privée — qu'il a fréquentée depuis onze ans. Il ne reverra sans doute jamais ses camarades, ses «contemporains», comme il les désigne avec un brin d'ironie, parmi lesquels il s'était toujours senti étranger. Il n'y en eut qu'un, Porto, avec qui il se devinait des affinités. Mais ils étaient aussi ombrageux l'un que l'autre, si bien qu'ils n'ont jamais fraternisé.

Les jours s'écoulent lentement, où Gabriel a tout loisir d'éprouver le vide de son existence, d'aménager la mort d'une part de lui-même et, si possible, une certaine résurrection. Il se dit, lui, en «convalescence», d'une maladie qui l'a de toute évidence affligé dès la naissance. A quoi mourir, à quoi renaitre? Comment se débarrasser de cette rage rentrée, de cet ennemi familier qui le constitue?

Gabriel se cherche un «frère», en fait une âme sœur, dont le sexe ou l'âge, en l'occurrence, importent peu. Quelqu'un — mais surtout pas n'importe qui — à qui il pourrait s'ouvrir et qui lui offrirait la réciproque. Sans amis ni confidents jusque là, il ressent cet été-là sa solitude comme une perte: «Je me perds en moi», note-t-il, et il lui faut du secours.

Il va recourir à son imagination et à son amour des mots en entreprenant la rédaction d'un récit imaginaire, consigné dans un cahier d'écolier, qu'il aurait aimé écrire avec son propre sang. Il se contentera de la plombagine, c'est-à-dire de la mine de plomb, si jolie lorsqu'on la désigne ainsi... Il se projette dans ce cahier plus qu'il ne s'y épanche, car l'entreprise est, dès le départ, très organisée. Il racontera dans ce cahier d'été les tribulations de trois personnages: Isma, le père de celle-ci et un vagabond blessé, recueilli et soigné par elle, dont chacun est associé à un élément fondamental — le vent, l'eau, le feu.

Alors que le cahier progresse, que les personnages imaginés donnent à leur auteur le sentiment de se faire dérober le peu de douceur et de paix qui lui restaient, Gabriel, à écrire, se sent paradoxalement «unifié».

Et pendant ce long temps, la réalité banale des vacances d'été suit son cours. Les jours et les nuits se succèdent, Gabriel se baigne dans le lac. Il communique avec le soleil et la lune. Il pense même avoir découvert un frère en humanité dans la personne d'un voisin lointain, Hervé, un sexagénaire, ami de la famille, dont le



Gravure illustrant le Cahier d'été de My Lan To.

chalet et la personne l'impressionnent. Sédait par ce qu'il devine de la maturité et de la culture de cet homme — il possède beaucoup de livres, son chalet est encombré d'objets rapportés de ses voyages —, Gabriel croit avoir deviné en Hervé, pourtant sec et glacial, le «maître» qu'il cherchait.

Cet homme d'un âge certain demeurera un étranger. Qui est ce garçon qu'il héberge, neveu ou petit ami, que Gabriel qualifie de «serpent androgyne»? Un rival fantasmagique de Gabriel, son alter ego? Il y a des passages troublants dans ce *Cahier d'été*, où le narrateur cherche manifestement à séduire un homme vieillissant — «Mes jambes nues effleuraient sa veste grise, je sentais la chaleur sanguine de son dos contre ma cuisse» —, où il se demande en toute candeur «Se pourrait-il que j'aime un homme?», et où il fabrique de toutes pièces, entre Hervé, son protégé et lui-même un «ménage à trois», dont on se doute bien qu'il n'a

existé que dans l'imaginaire fiévreux du narrateur.

Ce trio «réel» fait écho à celui que le jeune Gabriel invente dans son journal d'été. Et bien malin, ici, qui pourrait distinguer le vrai du faux. Hervé le sexagénaire aura eu le mérite d'entrouvrir son intimité profonde — mais laquelle? —, d'offrir au jeune narrateur du *Cahier d'été* son charme secret et, au bout du compte, sa vulnérabilité et sa solitude qui sont le lot de chacun.

L'imagination et les desirs du jeune homme auront galopé pendant ses somptueuses vacances. «Bouleversé, le diable au corps», parfois il s'imagina, dans un fantasme concomitant aux autres, être «une plage qui attend le corps de la jeune fille noyée» ou elle et lui seraient «unis par le mur des tin et la finalité de la mort».

Le garçon de ce récit ne s'inquiète pas de son «orientation» sexuelle. Pas si bête... Il se tient encore, à l'orée de l'âge adulte, pour quelque temps encore, dans l'indéterminé, où toutes les virilités — sexuelles, morales, relationnelles — sont encore envisageables et ne vise ni victoire ni solutions. Son cahier demeurera inachevé, et intact, son inquiétude foncière. Il se rendra à une certaine acceptation de soi et du monde, à la fin d'un été où il s'est tenu loin de la planification et de l'examen de conscience.

Le personnage du court récit de My Lan To est également un amoureux des mots, qui fait mine de découvrir sur le tard le solipsisme alors qu'il n'a jamais cessé d'en pratiquer les sens. Son paysage imaginaire est voisin du Rainer Maria Rilke des *Lettres à un jeune poète* et des *Cahiers de Malte Lauris Brigge*, et peut-être également de Saint-Denis Garneau. Il pratique, sans les chanter, la nécessaire solitude, la parenté des sexes, la sensibilité comme une blessure précoce.

Cahier d'été est un récit d'adolescent et sur l'adolescence, que My Lan To a écrit alors qu'il n'avait que deux ans de plus que son personnage. Il est émouvant, ce petit livre, qui retrace une adolescence actuelle, qui ne cherche pas à être exemplaire. My Lan To a su écrire les angoisses particulières d'un jeune garçon en laissant intactes leurs contradictions, leur inachèvement. Son personnage, il est vrai, a le loisir de s'interroger sur lui-même et sur le monde, sur ce cadeau empoisonné, exaltant qu'est la vie. C'est peut-être un luxe de pouvoir se poser des questions sans réponses. Mais à cet âge, ce devrait être un droit.

robert.chartrand5a@sympatico.ca



Robert Chartrand

Vie de l'édition

Le Québec dans tous ses états

Les Cahiers du Québec fêtent leur trente ans d'existence

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Ils ont produit un dictionnaire de l'esclavage au Québec, ont révélé l'histoire du Saint-Laurent et des Grands Lacs, ont identifié les fondements de notre nordicité. Bref, ils nous en ont appris sur nous-mêmes et sur notre histoire. Fondés par Robert Lahaise, docteur en littérature et en histoire, les Cahiers du Québec, collection d'essais aux Éditions Hurtubise HMH, célèbrent leur trente ans aujourd'hui.

L'idée de la collection a germé au cours d'une réunion, tenue le 6 février 1971, se souvient aujourd'hui Robert Lahaise, son directeur. L'entreprise, ambitieuse, visait à «étudier le Québec dans sa globalité». Au cours des trente années qui suivirent, les Cahiers se sont ramifiés en treize sous-collections, portant sur les sciences humaines et les arts, dirigées par treize directeurs spécialistes de chaque domaine. Architecture, musique, littérature, histoire, ethnologie, géographie, philosophie, sociologie, la liste des champs d'études des Cahiers est longue, et celle des directeurs de collections prestigieuse. Mentionnons simplement le nom de Guy Rocher en sociologie, ou celui de Jean-Pierre Wallot en histoire, et on aura une idée de la qualité d'ensemble des ouvrages publiés.

Au catalogue, le dernier est un recueil de l'historien Marcel

Trudel, celui-là même qui signait le célèbre *Dictionnaire des esclaves et de leurs propriétaires au Canada français*. L'ouvrage s'intitule *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec* et se présente sous la forme de quinze courts textes, révisant des personnages, des époques ou des phénomènes de l'histoire québécoise peu connus du public. Dans *Noblesse et roture en Nouvelle-France*, on démontre comment les habitants de Nouvelle-France n'ont pas hésité à changer le «dit» de leur nom en «de», particule aristocratique, et à ajouter à l'ensemble quelques majuscules pour la galerie, s'identifiant du coup à une élite. Dans *Madeleine de Verchères créatrice de sa propre légende*, on dévoile aussi comment certains personnages historiques sont devenus de véritables légendes, aidés en cela par leur talent d'écrivain. Madeleine de Verchères, que Marcel Trudel étudie ici, est un cas patent.

Les favoris de l'histoire

Non sans ironie, il compare les deux versions que l'héroïne a faites, à 40 ans d'intervalle, de la tenue du fort de Verchères contre l'assaut des Iroquois. Dans la première version, la plus brève, écrite lorsque Madeleine avait 21 ans, la jeune femme raconte avoir été brièvement poursuivie par un seul Iroquois, avant de faire feu, seule avec un canon chargé, en direction des Iroquois qui avaient assailli le village. Dans la seconde

version, écrite 40 ans plus tard, alors que tous les témoins de l'événement ont disparu, Madeleine de Verchères affirme cette fois avoir été poursuivie par 45 Iroquois. Elle raconte, avec force détails, comment elle a tenu le fort durant huit jours et dirigé les habitants du village contre les assaillants. Or, de souligner Trudel, la deuxième version, la plus romanesque, a été retenue longtemps dans des manuels destinés aux écoliers du primaire...

A scruter la liste des 126 titres publiés à ce jour dans les Cahiers du Québec, on voit à l'œuvre la passion de l'ethnologie qui anime Lahaise. Figurent ainsi dans la collection un essai sur le port de rouge à l'évêque et des pantalons par les Québécois, de 1920 à 1939 (Suzanne Marchand), une étude sur le burlesque au Québec en tant que divertissement populaire (Chantal Hébert) et de nombreux ouvrages sur l'histoire des autochtones.

Il faut dire que la section ethnologique de la collection a eu des directeurs imposants, dit Lahaise. Ainsi, parmi les productions les plus populaires des Cahiers, on trouve le bien connu *Voyage au grand pays des Hurons*, de Gabriel Sagard, réédité en français du XVII^e siècle, avec introduction et mixte en contexte par Marcel Trudel, ou encore *Nordicité canadienne*, de Louis-Edmond Hamelin. Dans un recueil paru l'an dernier, intitulé *Québec 2000*, Robert La-

haise avait invité 17 auteurs, dont plusieurs directeurs de collection, à faire le point sur leur discipline à travers toute l'histoire du Québec.

Dans la postface de ce dernier ouvrage, Robert Lahaise demande, au sujet du Québec, «quelle est notre importance en ce bas monde?». Notre importance est relative, il faut l'admettre, répond-il. «Sept millions de Québécois sur six milliards font à peine plus d'un millième, et nos 400 ans d'histoire écrite donne un quinzième». Ce nationaliste convaincu ne se laisse pas démonter pour autant. Citant Henri-Bourassa, il écrit: «Nous ne sommes qu'une poignée, c'est vrai; mais nous comptons pour ce que nous sommes». Et un peu plus loin, justifiant entièrement la présence de cette collection qui fête cette année sa jeune trentaine, Lahaise ajoute: «[...] et si, à ce titre, nous ne nous intéressons pas à nous-mêmes, il ne faudrait pas demander aux Saskatchewanais de le faire à notre place».

Aussi, la saga des Cahiers continue. On attend cette année un deuxième tome de l'histoire de la navigation sur le Saint-Laurent et les Grands Lacs à partir de 1850, de Pierre Camu, une histoire de la peinture au Québec, de François-Marc Gagnon, et les mémoires de Maria Carnedgi, de Louise Bail. En peinture, en histoire, en musique et ailleurs, l'épopée française en Amérique du Nord se poursuit, et les Cahiers en témoignent.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Un joli et plat sentier

SOPHIE POULIOT

Après avoir été journaliste, scénariste, réalisatrice et productrice, Nicole Laurier offre sa première œuvre de fiction, que l'on présente comme étant un recueil de nouvelles. *Chemins désattachés* offre certes un agréable moment de lecture, mais il serait toutefois nettement plus juste de parler de courts récits que de nouvelles, de moins au sens où l'entendaient Maupassant et Poe, pour ne citer que ces deux maîtres.

En effet, si l'intrigue se fait des plus discrètes tout au long des narrations, les dénouements saisissants souvent caractéristiques du genre sont pratiquement inexistantes, à l'exception de la nouvelle *Elle, ma rivale*. Dans ce récit, la narratrice relate la façon dont elle se sent évincée par l'«autre» qui vit avec elle et son mari et dont celui-ci est profondément épris, si bien qu'il en délaisse son épouse. Alors que le lecteur pourra se demander quel genre de personnes peut être assoiffée d'amour au point d'accepter de jouer les seconds violons dans sa propre demeure, la chute lui révélera qu'il s'agit en fait d'une chatte enceinte qui accapare toute l'attention de l'époux.

Comme il est possible de le constater à la lumière de cet exemple, le type d'histoires que l'on trouve dans *Chemins désattachés* est de teneur essentiellement émotive, sentimentale et parfois identitaire. De la même façon, beaucoup des personnages imaginés sont des femmes, soit heureuses soit malheureuses, qui tentent avec plus ou moins de rigueur et/ou d'expérimentation sur le terrain de cerner les causes de leurs états d'âme. Tantôt une psychologue rangée et nantie sera tentée par le sadomasochisme, tantôt une photographe de renom provoquera le destin parce qu'elle n'arrive pas à trouver le bonheur et finira, sans plus de regrets, sous le couteau de bandits. Tantôt encore une femme relatera la façon dont elle s'est occupée de provoquer son propre bonheur en ayant l'audace d'aborder un homme à côté duquel elle était assise au restaurant. Cette modeste héroïne y ira ensuite de son éloge de la sexualité partagée avec un être aimé.

Force est d'admettre qu'il n'y a là rien de bien audacieux, pas plus que le tout n'est trépidant, intrigant, innovateur ou particulièrement poétique. Ce genre de propos rappelle *L'Amant de lady Chatterley*, mais dénué du contexte historique qui rendait ce roman si controversé et hardi. Qui plus est, la complaisance de ces femmes qui, désespérées de la banalité de leur vie, supplient presque de se faire agresser, soit dans un contexte d'excitation sexuelle, soit en se baladant seules dans des quartiers mal famés de pays étrangers, saura en agacer plus d'un. Faute de motivations intenses et propres à nourrir une œuvre littéraire, ces façons de chercher la violence — qui ressemblent dangereusement, par ailleurs, à une tentative de donner

au livre une petite note actuelle et branchée — tombent à plat sans semer de réflexion.

Ainsi, *Chemins désattachés* manque de substance. Tant sur le plan de la forme que sur celui du fond, ce recueil de textes laisse le lecteur sur son appétit. Peut-être saura-t-il plaire à un lectorat particulier, quelque peu étranger à la littérature ainsi qu'à la vie modernes, qui trouvera dans ces récits de justes descriptions de sentiments, des allusions réflexives à la sexualité, de légères coquetteries sur la vie. Néanmoins, au-delà de tout cela, on ne saurait déceler dans le recueil de Nicole Laurier le piment, l'originalité, le rythme et l'audace qui caractérisent les grandes nouvelles, celles qui invitent à réfléchir et dont on se souvient longtemps. Trop mièvres et prévisibles, ces nouvelles devraient peut-être emprunter, plutôt que des «chemins désattachés», un sentier présentant plus de risques, de revirements et d'intensité.

CHEMINS DÉSATTACHÉS

Nicole Laurier
Lancôt éditeur
Outremont, 2001, 116 pagesOlivieri
librairie • bistroCOMMENT FAIT-ON ENTRER
UN BISTRO-TERRASSE
DANS UNE LIBRAIRIE?
VENEZ VOIR ...5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél. : 514-739-3639
Fax : 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

À L'ESSENTIEL

Chants amérindiens

Dans les mots de leur tribu, ils témoignaient de la joie, de la chasse, du manège de la pie ou de celui de l'ours

ARCHÉOLOGIE SONORE,
CHANTS AMÉRINDIENSCécile Tremblay-Matte,
Sylvain Rivard
Éditions Trois
Montréal, 2001, 183 pagesCAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Incantations micmaques, berceuses atikameks ou chants wendat de la fête du Tabac, ils sont faits pour être accompagnés de danses, et de sifflets en os taillés dans une phalange ou de grelots faits avec des sabots de chevreuil. Dans les mots de leur tribu, ils témoignaient de la joie, de la chasse, du manège de la pie ou de celui de l'ours.

Contrairement à ceux des Blancs, les chants amérindiens ont toujours été étroitement liés à la vie de tous les jours. Dans *Archéologie sonore, chants amérindiens*, ouvrage paru aux Éditions Trois, Cécile Tremblay-



SOURCE TROIS

Les chants amérindiens ont toujours été étroitement liés à la vie de tous les jours.

Matte et Sylvain Rivard ont recensé une somme de chants, accompagnés de mélodies, qui ont rythmé la vie de différents groupes amérindiens du Québec d'aujourd'hui.

Cette somme, préviennent-ils, n'est pas exhaustive. Certains chants n'ont pu être transcrits parce qu'ils étaient, par exemple, de propriété privée, transmis dans une lignée patrilinéaire ou

matrilinéaire, ou encore parce qu'ils avaient été transmis en songe. D'autres mélodies avaient tellement été européennes qu'elles ont dû être éliminées. Restent donc ces pièces, transcrites accompagnées d'une mélodie, qui témoignent, en superbes spécimens de tradition orale, du Noël huron ou du chant du calumet wendat. Le texte et ces chants sont accompagnés de photos sépias, celle par exemple d'une chorale mohawk de Kahnawake, prise dans les années 50, mais qui existe encore aujourd'hui, ou celle de la princesse White Deer, d'Akwesasne, Iroquoise toute couverte de parures et de bijoux dont les chants et les danses ont été acclamés en Amérique du Nord et en Europe.

Entre ces pages, on devine que tremble un trésor fragile que les nations amérindiennes ont su, tant bien que mal, préserver de l'assimilation européenne. Quelques notes, quelques mots, presque oubliés, en héritage du passé.

LIVRES

ESSAIS

Être, vivre, lutter en Ontario français

En quittant notre vieux manteau canadien-français, au cours des années 1960, pour devenir Québécois, avons-nous abandonné nos frères et sœurs franco-ontariens? En 1966, l'éditorialiste Jean-Guy Bigras, de l'hebdo L'Information de Sudbury, lançait cette mise en garde: «Le Québec a longtemps accusé la France de l'avoir abandonné... que les Québécois ne nous permettent pas d'en dire de même d'eux plus longtemps.» En 1969, en réaction aux Etats généraux du Canada français qui tiraient à leur fin, un éditorial de l'hebdo Le Voyageur en rajoutait: «Plusieurs délégués québécois parlent des minorités comme des groupes finis, morts, assimilés; ils préfèrent aller sauver leurs lointains compatriotes de la Louisiane et rêvent même à donner un coup de main à l'Afrique. Que font-ils de leurs frères plus immédiats?»



Louis Cornélius

ontarien Michel Bock s'attache à «tirer au clair les transformations idéologiques qui secouent l'Ontario français à compter des années soixante, en étudiant le cas particulier des Canadiens-Français de Sudbury». Selon lui, deux facteurs essentiels, apparus entre 1960 et 1975, ont contribué à ébranler et à refaçonner l'identité de son peuple: la rupture avec les Canadiens français du Québec, en passe de devenir Québécois, et l'intervention subséquente du gouvernement fédéral lancé dans la lutte antiséparatiste. Sur la base d'une analyse de discours de la presse française de Sudbury pendant cette période, Michel Bock montre que les Canadiens français de l'Ontario sont passés, en 15 ans, du statut de membres d'une des deux cultures fondatrices du Canada à celui d'individus francophones appartenant à une minorité comme une autre. Ils étaient, comme nous, Canadiens français; ils sont devenus francophones hors Québec, victimes, plus ou moins consentantes, d'un discours identitaire fédéral «technocratique, aseptisé et, en dernière analyse, désincarné». Les Etats généraux du Canada français, tenus à Montréal en 1966, en 1967 et en 1969, marquent le premier moment de cette crise identitaire. Dominées par les délégués du Québec majoritairement acquis à la cause indépen-

dantiste, ces rencontres «exposèrent au grand jour et de manière fracassante l'éclatement de la nation canadienne-française». Les Québécois ayant opté pour une territorialisation de la question nationale, en grande partie sur la base d'un constat d'échec du projet canadien-français d'un océan à l'autre, la presse française de Sudbury, à l'exception de la presse étudiante, exprime son désabusement devant un tel largage. Le projet canadien-français, désormais, ne sera plus jamais le même et les Franco-Ontariens, malgré leur ferme intention de combattre et de survivre, ressortent ébranlés de cet événement-choc. La nature ayant horreur du vide, le gouvernement fédéral prend vite le relais de cette solidarité canadienne-française épuisée. Sa stratégie identitaire, toutefois, se fonde sur le nation building à la Trudeau: remplacement du biculturalisme par le bilinguisme, laminage de la notion de peuples fondateurs au profit du multiculturalisme. Loi sur les langues officielles et encadrement financier (et idéologique) des minorités linguistiques. Une certaine vitalité culturelle résultera, c'est vrai, des efforts fédéraux consacrés aux programmes d'animation culturelle en milieu minoritaire, mais, selon Michel Bock, cette évolution n'en reste pas moins l'histoire d'une dépossession: «Au Canada, la réduction, au niveau du discours de l'Etat fédéral, des différences culturelles entre Canadiens-Anglais et

Canadiens-Français à une simple question linguistique s'inscrit parfaitement dans cette logique du melting pot qu'on appelle ici «multiculturalisme». Mais, peut-on demander, qu'y a-t-il donc de tragique dans cet oubli du nom «Canadien-Français» (tel que l'écrit Bock), attesté par une analyse quantitative du lexique identitaire de la presse écrite de Sudbury, au profit de la vague «francophone»? La conclusion de l'essayiste indique l'ampleur du défi franco-ontarien: «Un «peuple fondateur» peut très bien s'ouvrir au monde sans nier ou réduire à rien son expérience historique, ni celle des autres. Chose certaine, l'identité «francophone» semble peu habilitée à porter un véritable projet identitaire et culturel capable d'attirer vers lui les générations à venir.» Le défi québécois, au fond, avec ses particularités, est-il si différent? Sur le terrain À lire les entretiens regroupés dans De Mahé à Summerside (des noms de deux jugements de la Cour suprême favorables aux droits scolaires des francophones du Canada), on hésite entre l'enthousiasme et la déprime. Enthousiasme parce que les militants qui s'y expriment apparaissent combattifs et vigoureux. Déprime parce que la place du français en Ontario semble liée à des luttes juridiques toujours à recommencer. Le journaliste Marco Dubé a rencontré des avocats, des intellectuels, des militants, des politiciens et des gens d'affaires qui

luttent pour le droit à l'école française gérée par des francophones, pour la sauvegarde de Montfort, pour le droit à des procès en français, pour des médias viables, pour un théâtre vivant, pour la reconnaissance de la littérature franco-ontarienne. Tous parlent franchement et disent leur espoir, mais aussi leurs craintes et réserves. En conclusion, la politologue Linda Cardinal, qui publie au même moment ses Chroniques d'une vie politique mouvementée: l'Ontario francophone de 1986 à 1996, s'exprime sans complaisance: «Que nous réserve l'avenir? Malgré un dynamisme indéniable, le milieu francophone de l'Ontario est extrêmement fragile. Sa vitalité dépend grandement des jugements de la Cour suprême et de la générosité des gouvernements.» Elle formule, enfin, à l'intention de ses compatriotes, un mot d'ordre audacieux par les temps qui courent: «[Le milieu francophone de l'Ontario] doit aussi sortir de l'Ontario, il doit travailler davantage à se rapprocher du Québec, car c'est par une reconnaissance plus gran-

de de ce dernier que passe, notamment, l'avenir du français dans le reste du Canada.» Y a-t-il des mains tendues? COMMENT UN PEUPLE OUBLIE SON NOM LA CRISE IDENTITAIRE FRANCO-ONTARIENNE ET LA PRESSE FRANÇAISE DE SUDBURY (1960-1975) Michel Bock Éditions Prise de parole/ Institut franco-ontarien Sudbury, 2001, 120 pages DE MAHÉ À SUMMERSIDE QUINZE RÉFLEXIONS SUR L'ÉVOLUTION DE L'ONTARIO FRANÇAIS DE 1990 À 2000 Entretiens sous la direction de Marco Dubé Éditions Le Nordir Ottawa, 2001, 194 pages louiscornelius@parroinfo.net

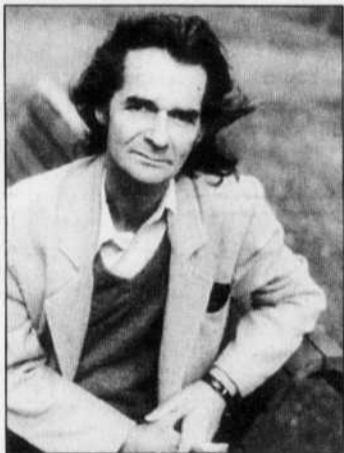
Rectificatif:

La resaisie de mon hommage à Georges Dor, publié dans le cahier Livres de la semaine dernière, a entraîné quelques fautes de frappe. Ainsi, il aurait fallu lire «Anne-Aimée Janelle» au lieu de «Anne-Aimée Jancile», «au propos à très forte teneur historique» au lieu de «...humoristique», «une certaine mystique des corps propre au catholicisme» au lieu de «...propres au catholicisme», «dont les envolées frappent» au lieu de «...trappent» et «que les modestes en sont peut-être les plus dignes porteurs» au lieu de «que les modesties...».

POÉSIE

La dernière strophe

PORTER PLAINTE AU CRIMINEL Denis Vanier Les Herbes rouges Montréal, 2001, 107 pages PAROLES DE MÉTIS Gilbert Langevin Écrits des Forges - L'Orange Bleue - Autres Temps Trois-Rivières - Marseille, 2001, 85 pages DAVID CANTIN



Gilbert Langevin



Denis Vanier

Comment aborder une œuvre posthume? Question délicate mais aussi réelle que pertinente, surtout lorsqu'on a entre les mains les derniers recueils de poètes québécois de l'envergure de Denis Vanier et Gilbert Langevin. Voilà deux imaginaires qu'on reconnaît plutôt facilement: de la révolte à la douleur, de la provocation à l'individualité farouche. On sait aussi que ces deux auteurs ont dû combattre vers la fin, avec beaucoup de courage, un état de détérioration physique extrême. Est-ce que ces livres achèvent vraiment une aventure poétique sans concessions? «Avant j'écrivais / aujourd'hui je mutile»: ce constat de Denis Vanier ne manque pas de surprendre. Il y en a beaucoup d'autres qui se succèdent littéralement de la première à la dernière page de Porter plainte au criminel. Les lecteurs qui connaissent bien le trajet du poète transgressif reconnaîtront cette descente dans la «douceur barbare». Contrairement à ce que certains affirment, Vanier n'est pas un poète maudit. Il entretenait bien sûr une image qui ne laissait personne indifférent, mais il a toujours été l'objet d'un culte de la part de fidèles admirateurs. Il y en a même qui ont eu l'idée de le décrire comme un «Michel Tremblay de l'underground poétique». Malheureusement, ce rôle est devenu indissociable d'un parcours d'écriture à l'occasion prévisible. Depuis Le Fond du désir (Les Herbes rouges, 1994), cette poésie s'est toutefois beaucoup interiorisée. L'imagerie sexuelle se mêlera de plus en plus aux symboles cruciaux du catholicisme. Toutefois, il est difficile d'affirmer que ces poèmes, écrits entre l'hiver et le printemps 2000, ajoutent quelque chose qu'on ne connaissait pas déjà. Des recueils comme Renier son

sang (Les Herbes rouges, 1996) ou Tu me trompes avec un oiseau (Les Herbes rouges, 1998) scrutaient à la loupe la douleur physique insupportable ainsi que l'horreur quotidienne du cancer. Porter plainte au criminel ne fait pas exception à la règle mais entraîne aussi quelques redites faciles: «Je me mange, pourri, dans le futon / si Dieu a tué ma langue / c'est pour que je n'aie son corps / en hostie infectée et noire, / j'ai tant soif de sang divin / toute cette dureté durera longtemps / brutale et toujours, / je n'ai pourtant blessé / le fils de personne.» Plutôt que de mettre l'accent sur ce groupe de poèmes, il me semble que le dernier cycle aux Herbes rouges (de 1994 à 2001) fait ressortir ce que Vanier a fait de mieux depuis ses tout débuts, en 1965. Lors de l'édition éventuelle de l'œuvre complète, peut-être faudra-t-il réaliser un tome qui ne comprendra que ces sept recueils? A partir de ce moment, on arrivera à mieux cerner ce tout qui ne ressemble à rien d'autre dans le paysage des lettres québécoises contemporaines. Pour l'instant, Porter plainte au criminel termine une quête aussi radicale que complexe. Mon rapport vis-à-vis l'œuvre de Gilbert Langevin a toujours été ambigu. Pourquoi les références à la tradition du surréalisme, de même qu'à la contre-culture américaine, me sautent-elles aux yeux? Pourquoi la parole de Langevin me renvoie-t-elle inévitablement dans le règne des utopies déçues des années 70? C'est sans doute mon problème, mais encore, en lisant Paroles de métis, quelque chose m'agace dans cette approche ludique de la

liberté humaine. Bien que l'auteur ait beaucoup contribué à la chanson québécoise, il me semble que la critique a souvent été trop généreuse envers ses nombreux recueils. Bien que d'une autre époque, la révolte sarcastique d'un Yves Boisvert montre davantage ses griffes. Que dire maintenant de Paroles de métis? Encore une fois, ces jeux syntaxiques me laissent plutôt indifférent: «Qu'on érige la honte en obélisque / pour la frêle et l'innocence écrasée! / les fleurs dans leur corolle frémissent / au passage de la bêtise en échasses / ne s'ancrent plus l'esprit / aux rives du mépris / il est grand temps de donner congé / à la barbarie sur pilotis.» Une quelconque idéologie bloque toute forme d'évocation ou de nuance poétique. On ne me fera pas croire qu'une pareille somme de verbiage scolaire mérite une place d'importance dans l'histoire de la littérature québécoise. Même si plusieurs connaissent les textes qui accompagnent les chansons de Pauline Julien, Dan Bigras, Marjo ou Ofenbach, cela ne fait pas de Langevin un poète majeur pour autant. Ce faible que l'auteur, aussi connu sous le pseudonyme de Zéro Legel, a toujours eu pour l'emphase et l'exagération ne l'aide en rien. Dans ce dernier manuscrit, il y a bien peu à découvrir. Prêt depuis la fin de l'année 1994, pourquoi a-t-on attendu si longtemps avant de publier ces quatre suites? Alors qu'on célèbre aujourd'hui l'œuvre de Gilbert Langevin, on a pratiquement oublié l'existence de poètes tels Louis Geoffroy ou Patrick Straram. Plus que jamais, il n'y a rien à comprendre.

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

Les mots au féminin

MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

La photo de couverture est criarde, peu avenante. Le sépia évoquerait le passage du temps. Les caractères du titre, la vieille machine à écrire des tracts et des pétitions. Rien d'accrocheur pour séduire le regard et obliger le geste. Pourtant, les militantes, anciennes et présentes, se sentent intéressées. Les autres, hommes et femmes, sourcilleront devant l'ensemble bizarre que constituent les mots du titre. L'avant-propos sera clair. Il s'agit de donner aux mots un relief particulier: «permettre l'émergence, ou la consolidation, d'une vision autre de la société, celle qui naît avec la hiérarchie entre masculin et féminin, avec le refus du neutre». Posant «comme centrale la problématique de la domination des sexes et de ses conséquences», ce dictionnaire, dont chaque notion est signée, se veut critique par le biais de ses analyses et de ses déconstructions. L'entreprise est modeste ou limitée quant au nombre de notions ici traitées. Elles appartiennent au monde de la sociologie et de l'économie, celles qui nomment les champs d'intervention du féminisme: de l'avortement et de la contraception, en première ligne, jusqu'aux violences, mais passant aussi par le métier, la migration, la religion, la santé au travail. On pourrait craindre la langue de bois. On s'y heurte parfois. Ou alors, trop de noms cités hachure la lecture et la compréhension. Mais souvent, les notions sont finement présentées. Placé juste après l'article sur le développement, dans lequel l'auteur se demande si cette question est spécifiquement masculine parce que conduite sous l'hégémonie des hommes, celui sur la différence des sexes est fort bien mené. Replaçant la question dans l'histoire de la philosophie, puis dans les champs psychanalytique, littéraire et politique, la présentation est fluide, intéressante et plurielle. D'autres entrées peuvent paraître moins heureuses ou trop orientées. Le ton est parfois incisif, l'angle très marqué. L'entrée sur la sexualité, par exemple, semble une mise en question de l'hétérosexualité à partir de l'homosexualité. La notion d'égalité souligne la domination visible ou invisible des hommes sur les femmes. Puis note ce qui parfois définit les femmes comme «des hommes imparfaits» et se termine sur le dilemme entre l'égalité et la différence. Sur la prostitution, le débat est animé. Cette notion reçoit beaucoup d'attention et d'espace. En fait, pour dire l'inconciliable des positions et refléter autant la division qui existe à l'intérieur du féminisme qu'à l'extérieur, le chercheur trouvera non pas une mais deux entrées pour prostitution. «Selon qu'elle est analysée comme un travail ou une violence, elle induit des revendications antagonistes de professionnalisation ou d'abolition.» Actualité des analyses et des positions: s'agit-il de «services sexuels» ou d'une situation où se jouent, de façon extrême, les rapports de pouvoir et de domination entre les hommes et les femmes? Est-ce que, pour la femme, «le droit de disposer de son corps devient le

droit de le vendre et le droit de se prostituer est assimilé à une expression de liberté? Ou encore: «À l'aube du XXI^e siècle, comment lutter pour la parité sans combattre la prostitution?» Ces deux articles, signés par deux auteurs distincts, à partir de références différentes (françaises pour l'un, anglo-saxonnes pour l'autre), méritent qu'on s'y attarde. Quiconque voudrait réfléchir à cette question devrait s'obliger à ce détour. Il en est de même pour l'article sur les violences. L'universalité des questions se trouve, par ailleurs, souvent sacrifiée dans ce dictionnaire: son orientation trop française néglige ce qui se passe et se pense en Amérique. Même si deux Québécoises font partie de l'équipe de travail. Et ne parlons ni de l'Afrique ni de l'Asie. Le champ des notions reste aussi à être élargi. Le dictionnaire en compte ici une quarantaine mais ne fait de place ni à la notion du corps, ni à celle des médias, ni même à celle du féminisme, bien que les recoupements des mots et des thèmes cherchent à compenser pour les lacunes. Chaque notion se termine par une bibliographie et des références qui permettent de poursuivre la recherche. Et de continuer la nomadisation de la théorie du féminisme.

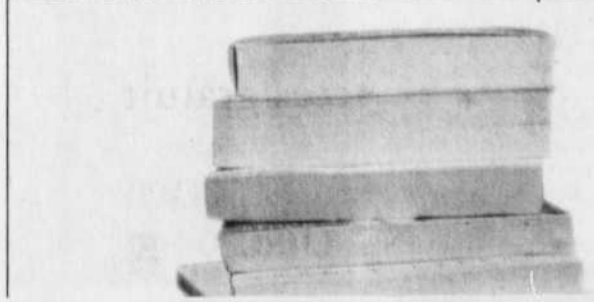
DICTIONNAIRE CRITIQUE DU FÉMINISME

Sous la direction de H. Hirata, F. Laborie, H. Le Loaré, D. Senotier P.U.F., coll. «Politique d'aujourd'hui» Paris, 2000, 300 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Cahier spécial



Rentrée littéraire



août 2001 Tombée publicitaire le 17 août 2001

LE DEVOIR

LIVRES

L'EST EN WEST

Nécessité de l'imaginaire et petits feuilletés Vachon

« Tout en fixant la route, elle autorise ses pensées à rétrograder jusqu'au restaurant routier de tout à l'heure. Elle se souvient du type qui la fixait. »

Jean-François Leblanc

L'Innommable, au creux des phalanges

Hector de Saint-Denis-Garneau, 1912-1943, Anne Hébert, 1916-2000; petites plaques très simples, parfois fixées avec des vis dépareillées, sur une massive croix de bois, cimetière de Sainte-Catherine-de-la-Jacques-Cartier, jeudi 26, midi, il fait un peu frais, bonjour.

Je suis avec une amie, Andrée-A., écrivaine aussi, compagne idéale pour ce pèlerinage, et assurément pour des tas d'autres choses, présence chaude et féconde, comme son écriture (cherchez dans M, pour Michaud). Nous avons décidé de venir saluer la grande dame, disparue l'an dernier, petite halte gazonnée dans cet été d'asphalte, pour le souvenir, l'hommage qu'il faut rendre au passé, sinon on n'a pas d'avenir. J'ai correspondu un peu avec madame Hébert, pendant son exil parisien, rue de Pontoise. Je me souviens lui avoir écrit que je lui devais mon vœu le plus fréquent, en terminant une missive. Elle m'avait souhaité, une fois: « toute la joie possible dans votre travail ». J'ai saisi là quelque chose de foudroyant. Transformé à ma voix, c'est devenu: « Et surtout de la paix, du moins dans l'instant du travail. » C'est tout ce qu'on peut espérer pour ceux qui se consacrent à l'écriture, au vélo, à la programmation, à la construction des maisons, enfin vous voyez, ça ratisse large.

Dany, au dépanneur en face de l'église, connaît madame Hébert, mais il ne l'a pas lue. Ça viendra, jeune homme. Et pour toi, petite Lolita maîtresse de Mister Love, qui a flatté Monsieur Savon à ma place le temps qu'on achète une bouteille d'eau, ça viendra aussi; Hébert entrera dans tes nuits, peut-être afin de partager tes vingt ans, avec l'un des dons immenses dont elle est l'auteure, et qu'on appelle des livres.

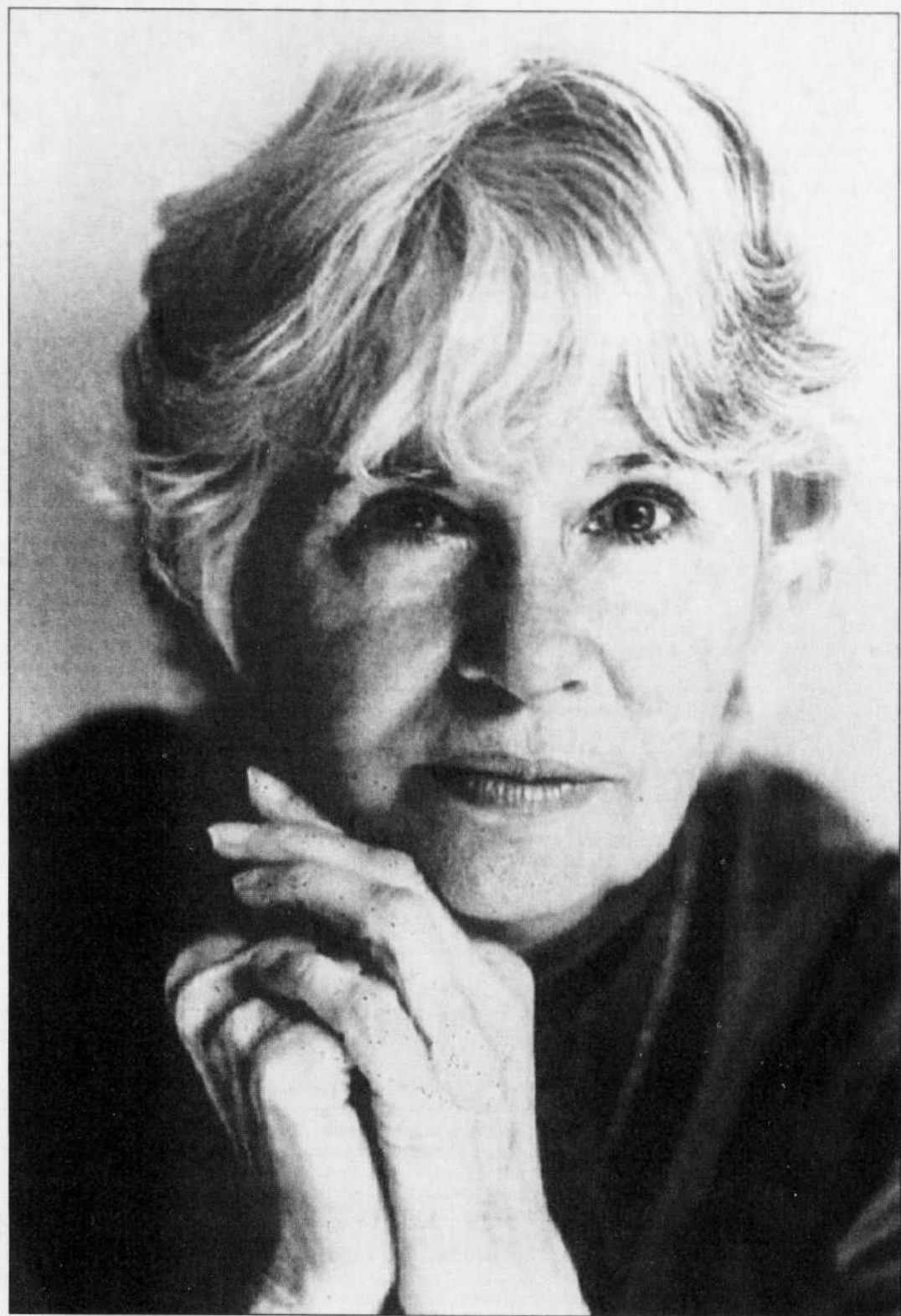
Atrophie
Plusieurs questions sur l'autofiction. Il faut en parler, certes. Michaud, Moreau, Hamelin, Péan, Lamontagne, Ricard, tas d'autres écrivains amis, j'essaierai ici d'être à la hauteur des craintes et du malaise que nous partageons à ce sujet.

À la base, reconnaître et admettre une chose: l'importance égale de la réalité et de la fiction dans nos vies. L'une, la respiration. L'autre, l'expiration. Je vous le jure. Cessez l'une des deux quelques minutes, et ça se terminera très, très mal. Or, vous le savez comme moi, nous vivons dans un monde qui mise à peu près tout sur des paramètres de « réalité », de « vérité », de « matérialité ». On veut du sérieux, du tangible, du concret; la fiction, l'imaginaire, pff, c'est pour les loisirs, c'est après.

Nous avons tout faux. Parce que, aussi bien vous le révéler tout de suite: nous sommes tous de petits feuilletés Vachon, imaginez-vous. Nous existons dans notre imaginaire, au même moment, dans le même lieu, que notre réalité tangible. À l'instant précis où nous faisons les choses, nous sommes également ailleurs et autres. (Barthes a eu la belle expression: feuilleté de signification.) Vous tenez ce journal, vous posez les yeux sur cette phrase, et vous pensez à votre prochain amour. Vos yeux voguent en ces pages, vous souriez, vous parcourez en diagonale Cornélien en vous disant que le type de L'Est en West est vraiment timbré. Mais ça va. C'est ça. Toutes nos couches de signification importent, et elles sont en action en même temps.

Où veux-je en venir? J'arrive, j'arrive. Vous avez un enfant, mettons. Turbulent, adorable, un peu chiant à l'occasion, donc normal, et vous vous apercevez qu'il n'utilise pas son bras gauche, tout à fait fonctionnel pourtant. Que lui suggérez-vous? Utilisez ton bras gauche, petit, sinon il va s'atrophier. Eh bien même chose pour l'imaginaire. Prenez ma parole, je suis assez visionnaire quand je m'y mets; nous croisons vent debout vers une atrophie de nos capacités de transposer, de sortir du réel pour envisager le monde sous un autre angle. Nous nous privons d'émarger de nous. Et nous procédons à l'abattage systématique des angles différents, là où nichent neuf fois sur dix les solutions.

Et que vient faire l'autofiction dans cet horribile constat? D'abord, elle s'abreuve aux sources d'un « je » qui se donne ou se croit « vrai ». L'entreprise est certes rentable dans ce monde où les paparazzis font des affaires d'or, mais c'est déjà une sottise: il y a déjà eu médiation, traduction: l'auteur, partiel, qui lit sa vie. On a déjà les deux pieds dans le « faux », l'interprété. Ce n'est pas en soi très grave que l'autofiction patauge dans les numbrils, remarquez, on le fait tous un petit peu les fins de semaine, mais le problème est que cette enflure se donne pour du « vrai », de sorte qu'on aboutit rapidement au danger: la confusion entre les vertus de la réalité et celles de la fiction, conjuguée au sort peu enviable que notre époque réserve à l'imaginaire — qui est, je le précise en d'autres mots, la moitié légère de notre vie, l'issue, la sortie, appelez ça comme vous pouvez. (Vous commencez à voir le lien que je



SOURCE DIMEDIA

« Hébert entrera dans tes nuits, peut-être afin de partager tes vingt ans, avec l'un des dons immenses dont elle est l'auteure, et qu'on appelle des livres. »

fais? S'il n'est pas génial, restez indulgents, on le polira ensemble, d'accord?)

Et la confusion est telle, voyez-moi ça, qu'on pourra un jour faire passer le temps des Fêtes en prison à un ado qui a écrit une nouvelle dérangeante... (Oui, ça va jusque-là, si vous ne l'aviez pas vu ne vous en vantez pas.) Ou alors on se retrouvera avec des manuscrits qui parlent du vieillissement parce que la société vieillit, d'anorexie parce que c'est une plaie actuelle, de tentatives de suicide parce qu'on a le plus haut taux, etc. Chacun de ces sujets est vital, ne confondons pas, mais aucun ne l'est davantage que la littérature pour une raison extrêmement simple: on ne sauve pas un poisson, on sauve un lac. La littérature est le dernier lieu d'une exploration qui n'a rien à voir avec les « problèmes » issus d'un quotidien. C'est même le contraire: elle confère à ces « problèmes » une dimension différente, transposée, dans laquelle on se reconnaît moins comme dans un miroir que comme dans un trait de caractère apparenté aux nôtres, mais un trait retrouvé chez un parfait inconnu. Wow. Bienvenue, ouverture sur le monde. (On peut être tenté de vouloir retrouver des pairs par le biais de la littérature, mais c'est dangereux de vouloir faire d'elle le lieu des parents, des exemples à suivre, des « est-arrivé-pour-vrai-et-ce-touchant-témoignage-va-m'aider-dans-ma-propre-vie », et surtout le lieu des certitudes, parce qu'elle est précisément celui des disparités, des possibles, des ego imaginaires, selon le

mot de Kundera, et surtout le lieu du doute, bref de ces trucs qu'on peut apprivoiser sans trop de crainte et de danger, grâce à la fiction.)

La littérature qui singe le vrai est donc une menteuse qui se croit, vous savez comme moi que ce sont les pires, et je suis presque désolé d'affirmer ici que le « réel » ne contient d'ailleurs à peu près pas de « vérité(s) » — un seul de vos rêves n'est-il pas aussi « réel » que le centre-ville de Montréal au complet? (Et puis, à tout prendre, se trouve-t-il sous les yeux nouvelles plus plates que d'apprendre avec combien de félés couche Catherine Millet chaque nuit, comment l'inceste a putréfié la vie de Christine Angot, l'adresse de l'ex de Maxime, ou si madame X a réellement administré autant de fellations au diplomate russe sur la butte

Montmartre? Dans une perspective littéraire, on s'entend, évidemment plus élevée et dense que nos respectives insignifiances, tout ça est aussi bête qu'un toit de tôle, et puis oui, pour être vraiment vraiment honnête, c'est comme ça, on s'en fout.)

En somme, l'autofiction représente un danger pour l'imaginaire parce qu'elle risque d'aligner les attentes lectorales sur les articles de fond du *Télé 7 jours*. Atrophie. Etouffement dans le réel. Alors que nous avons besoin de respirer et d'inspirer. Grain de folie. Diagonale. Sortir un instant de soi.

Je repense à Anne Hébert. Et je signe.

Vrac un deux

1. Une dame me regarde durement parce que je jette un œil au *Journal de Montréal* en déjeunant avec Aurélie — qui de toute façon honore son napperon de fabuleux barbots. Seigneur, on va tous crever sous la faux de la rectitude, de la pseudo bonne manière de faire les choses. Ce soir, on couchera dans le bois, Aurélie et moi, je ne veux plus voir cette dame et ses parasites, et demain matin on déjeunera dans l'odeur d'humus, ce sera du pain doré à la Sylvie, marraine de la petite (lait, œufs, vanille, un rien de muscade, sourire et bonté larges comme le monde).

2. Je parle souvent de mes parents, dites-vous? Vous n'en parlez pas, vous? Mais de qui parlez-vous, alors? De bébé Angélic baptisé? Et c'est moi qui aurais un problème?

Offrir une structure

Remarquez, je suis très ouvert à l'idée d'ignorer et de me tromper. (Savez, j'ai lu plein de théorie dans ma vie, infiniment plus qu'il n'est recommandé par le guide alimentaire canadien, mais je n'ai pas changé depuis la polyvalente Saint-Léonard d'Aston. Enfin, j'ai souffert un peu, bien sûr, j'ai mangé trois ou quatre bons coups de bâton — métaphore ou métonymie, d'après vous? —, mais dans l'ensemble, je suis à peu près le même. « Son ambition est d'avoir des ambitions », est-il écrit à mon sujet dans le *Journal des finissants*, 1978.) Mais bref, ignorer et me tromper, je connais, il s'agit même de mes activités les plus fréquentes. Toute façon, avec des enfants, c'est notre seule certitude: on va se tromper. Le vrai drame serait du reste de ne rien faire, de les laisser choisir continuellement, de ne pas leur imposer de structures, de formes solides qu'éventuellement ils combattront, mais grâce auxquelles ils s'élèveront. J'essaie

de montrer ça à Aurélie. On s'assoit par terre, dos à dos, on pousse. Ainsi, tous les deux, on se met debout. Mais Aurélie, toute seule, qui pousse, eh bien voilà, elle reste au sol. Par amour, je crois qu'on doit imposer formes et contraintes souples, sans compter qu'en permettant aux enfants de vivre de petites frustrations, nous leur montrons sans doute à conjuguer avec les plus grosses. Et peut-être ainsi éviteront-ils certains dérapages, voire quelque envie suicidaire, quand ils frapperont de plein fouet l'échec, que leur premier amour les laissera tomber pour une cheerleader ou qu'ils seront refusés à l'école nationale. Qui sait? (Le plus haut taux de suicide au monde, entre les 16 et 24 ans, ça vous dit quelque chose? C'est nous. Et la permissivité tous azimuts qu'on leur accorde, ici, l'interrogation chronique quand on s'adresse à eux, ça vous dit quelque chose aussi? Je ne suis pas sociologue, je n'ai pas de réponses, mais j'ai peut-être deux ou trois bonnes questions.)

Quoi qu'il en soit, la peur d'être ferme (pas dur, pas intransigeant, pas violent, juste ferme) marque notre époque et notre société: nous craignons d'être jugés, ostracisés, sur les allures que ça donne. Nous ne sommes pas une majorité assiégée pour rien; le regard de l'autre est devenu notre psychose.

Vrac trois quatre

3. Pourquoi ne jamais se garer au-dessus d'une bouche d'égout? Laissez tomber vos clefs une seule fois... (D'ailleurs, si les gens de génie civil avaient pensé à leur affaire, toutes les bornes-fontaines seraient devant des bouches d'égout.)

4. Vos commentaires sont rafraîchissants, bons à lire et relire. Il faut comprendre: je suis écrivain, moi, et publié à l'Instant même de surcroît; je ne suis donc pas particulièrement habitué à être lu ou à être à l'année en librairie. Voulez-vous bien me dire, au fait, pourquoi les écrivains devant lesquels vous faites la file aux Salons du livre sont pour la plupart des politiciens, des humoristes, des chanteuses, des journalistes, des chefs cuisiniers ou des anthropologues? Serait-ce que la fiction, finalement, vous l'avez où je pense? (Je ne vous aimerais pas moins, je veux juste savoir.) Ou n'est-ce pas le règne du « vécu » qui vient saloper tout ça? L'anecdote « vraie », le nombre de victimes, la manière dont le psychopathe s'y est pris? Seriez pas un tout petit peu voyeurs, vous aussi? (Si moi je? Ben tiens. Un cave.)

Derniers mots de Dieu

« Coupez! » J'avoue, là, vous vous surpassez. (Suggestion de Sonia Henri, Saint-Roch-de-l'Achigan.) Dieu, sa Bible sous le bras, qui se cherche un producteur parce qu'il croit infiniment à Son projet. Il en trouve finalement un qui veut bien tenter le coup avec une histoire aussi démente, mais en plein tournage la production manque de budget, ça foire. « On vous rappellera... »

Couchez n'importe où, cette semaine. Par terre, dans un hamac, au chalet du beau-frère, n'importe. Ou changez de chambre dans l'appart, juste une fois. Et rappelez-vous, ou alors constatez avec stupéfaction, que votre maison est à jamais dans votre paume. (Pouvez l'y dessiner, vous savez — essayez, merde, on est là si peu de temps.)

Et de la paix, surtout, du moins dans l'instant du dessin.

redaction@ledevoir.com

Les anges de la route

Sur le très beau quai de Portneuf, long bras de terre et de pierres, elle gare sa voiture, en sort, sourit en voyant Savon, ne sait pas que je la vois. Elle ouvre la porte arrière pour que l'air du large berce le bébé qui sommeille. Elle revient, les cheveux dans le vent, s'adosse, ferme les yeux sous ses Ray-Ban, respire un peu. Belle maman.

Derrière elle, un type a fait tout le quai à pied. Vêtu assez pauvrement, le genre de bonhomme à transporter un trésor dans un sac de plastique IGA, il boîtie légèrement. Il ramasse une canette de Coke laissée par des jeunes, se rend à la poubelle et la jette. Si je m'avançais vers lui, si je lui touchais l'épaule pour le remercier d'exister, je suis certain que ma main passerait au travers.

Qu'est-ce qu'on ressent dans ces cas-là? Difficile à dire, on ne s'y attendait pas vraiment. C'est comme être heurté par une ambulance. La certitude qu'on n'arrivera jamais à voir tout le beau. Mais que ça va, ce n'est rien, le beau continuera d'être gratuit; il sera là, derrière nous, tout à l'heure. Il est donc aussi devant. Forcément.

Perle d'Au

— Aurélie, arrête de jouer au game-boy.

- Pourquoi?
- C'est pas une vie.
- Pourquoi?
- Aurélie, on traverse le Richelieu sur une plateforme artisanale, on s'en va à Saint-Denis, un lieu que je veux te raconter, il fait soleil, il est midi, c'est magnifique autour, et tu joues à Tétris.
- Il est midi? J'ai faim.
- T'as faim parce qu'il est midi?
- Oui. O.K., j'arrête Tétris, mais toi, quand je vais te le dire ce soir, arrêtes l'ordi.
- Pourquoi?
- C'est pas une vie.



www.essilor.ca

présente:

Les Bouquinistes du Saint-Laurent
www.lesbouquinistes.org

L'avenir appartient aux lecteurs!

À Québec, Terrasse Dufferin

19 juillet au 12 août de 11 h à 23 h

Accès gratuit

En collaboration

LE DEVOIR

CHRC 80

journal québécois

Québec

SODAC

Parcs Canada

LE TEL

AIR FRANCE

CHAMBRE DE COMMERCE DU QUÉBEC

SAO

LOUIS HÉBERT

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Entre soi et l'autre

Long parcours vers
une solitude réciproque

DAVID CANTIN

Qu'est-ce que cette curieuse Maladie, avec un grand M, qui s'empare soudainement de la mémoire de l'écrivain? Un vertige face au Néant, ou encore un besoin de tout saisir ce que le corps reçoit comme information sensible. Comme dans la plupart des fictions de Bernard Noël, *La Maladie du sens* s'intéresse d'abord à cette quête acharnée qui succède à la dérégulation fondamentale de l'être. C'est tout le dilemme du créateur et de l'obsession qui le guette dans sa recherche de l'œuvre totalisante. Dans cette courte narration, une voix féminine cherche à expliquer comment l'homme qu'elle aimait a laissé fermé en elle le Livre, tel un « bloc d'espace au lieu d'une suite de pages ». Une réflexion fort bien menée sur les enjeux de l'écriture et de ses pièges.

Dans les fictions de Bernard Noël, l'histoire semble toujours secondaire. Peu de personnages ou de détails sur les lieux. On entre plutôt dans un espace mental et un rapport au langage qui remettent en question une vérité intérieure extrême. On s'engage dans *La Maladie du sens* dans un long parcours vers une solitude réciproque. Celle d'une femme et d'un homme, écrivain qui semble incapable de sortir du besoin de « faire exister ce qui n'existait pas encore ». La vie commune sera donc pratiquement impossible, puisque chacun n'avance que dans cette étrange contamination de vivre. Cette femme tente néanmoins de dire ce que l'être aimé veut à tout prix saisir et de comprendre le destin à même cette lumière intime. « Il me parlait alors de sa patience

d'alchimiste et d'un livre, qui ne serait pas le recueil d'inspirations mises bout à bout, mais bien le Livre. Il disait encore, et ce souvenir me déchire, qu'à ce Livre il avait sacrifié toutes les réserves de son esprit et de son cœur comme un certain céramiste avait jeté au feu de son four tous ses meubles, puis ses boiseries. Il ne disait pas, mais ses yeux le criaient, que ce long sacrifice n'avait pas suffi, ne suffirait plus maintenant que sa vie avançait vers la fin. »

On entre plutôt dans un espace mental et un rapport au langage qui remettent en question une vérité intérieure extrême

Bernard Noël utilise ici la fiction afin d'expliquer le processus qui se cache derrière l'entreprise littéraire d'une vie. Faut-il renoncer, reprendre et poursuivre sans relâche l'expression parfaite de la Beauté? Pour le personnage masculin de *La Maladie du sens*, le beau ne s'atteint que grâce à la poésie alors que « tout le reste n'est que mensonge ». Drame métaphysique étourdissant, ce récit emprunte beaucoup à l'essai comme manière d'exprimer librement certaines opinions. Mélange de souvenirs, de réponses et de questions, le chemin que suit Noël veut à tout prix comprendre le risque d'une écoute attentive, peut-être malade, du monde extérieur. Quel est, à ce moment, le sens de l'amour et de la passion? Ce texte d'une grande densité a l'audace de mettre à l'épreuve celui qui creuse la présence pour rencontrer le vide. Une manière étonnante de faire face à l'expérience du présent immédiat. Une langue qui ne cesse de creuser l'émotion dans toute sa substance.

LA MALADIE DU SENS

Bernard Noël
P.O.L.

Paris, 2001, 91 pages

LITTÉRATURE ANGLAISE

Encore une baignade

Un récit touchant à la condition humaine dans
ce qu'elle a de plus vulnérable et de plus capricieuxMARIE-ANDRÉE
LAMONTAGNE
LE DEVOIR

Un mari amoureux pourrait être ridicule s'il n'était aussi rare. Que ce dernier soit en plus un critique littéraire réputé (John Bayley), que l'épouse soit l'une des romancières importantes en Angleterre au XX^e siècle (Iris Murdoch), et déjà la situation se présente sous un jour différent. Si, de surcroît, la femme est atteinte de la maladie d'Alzheimer, le récit de ce déclin touche à la condition humaine dans ce qu'elle a de plus vulnérable et de plus capricieux.

En effet, celle qui maniait jadis à Oxford les concepts philosophiques avec une joie intellectuelle des plus vives, uniquement surpassée par celle de créer des personnages et des situations romanesques, en est désormais réduite à écarquiller des yeux d'enfant devant les *Téléubbies*. C'est désormais ainsi, chez les Bayley, qu'on achète la paix le dimanche matin. Du coup, et malgré lui, le lecteur est pris à témoin d'une tragédie conjugale. Génie, il pourrait détourner les yeux. Pourtant, le récit que fait John Bayley de ce qui fut un compagnonnage intellectuel et affectif de plus de 50 ans est si empreint de respect et d'humanité, si simplement mené, bien qu'avec un art consommé du va-et-vient temporel propre aux souvenirs, qu'il en devient exemplaire.

Il y a 20 ans encore, la maladie d'Alzheimer n'était pas diagnostiquée. L'âge venant, certaines



Élégie pour Iris émeut par l'admiration que le mari ne cesse de vouer à son épouse, même diminuée.

vieilles gens perdaient tout simplement la tête et leur famille n'avait d'autre choix que de les mettre à l'hospice. C'est bien ce qui se produit un jour avec la mère d'Iris Murdoch; ce qui aurait dû mettre sa fille en garde, mais qui voudrait envisager pour soi un destin aussi triste, même dicté par l'hérédité?

Aux attermoissements, John Bayley préfère le rappel attendri des gestes et des rites qui soudèrent le couple: les baignades dans les étangs et les rivières, dans tout plan d'eau, à vrai dire, que les deux excentriques anglais trouveront sur leur chemin, au pays ou ailleurs; les discussions sur le vrai

et le vraisemblable chez Tolstoï sur fond de musique tirée du phonographe; la salubre distance qu'il convient de marquer entre époux, par ailleurs parfaitement accordés et que la maladie viendra abolir en installant la dépendance; la sexualité, qui n'est pas la grande affaire que l'on veut croire au tournant des années 50 et que, sagement, ils garderont à une place qui n'a malgré tout rien de conventionnel (au nombre des amants d'Iris Murdoch, Elias Canetti, personnage assez infatué, s'il faut croire le portrait sans animosité qui en est fait ici).

Entre autres qualités — pudeur, sincérité sans fard, dans le

sentiment amoureux comme dans la déchéance qu'entraîne la maladie —, *Élégie pour Iris* émeut par l'admiration que le mari ne cesse de vouer à son épouse, même diminuée. Depuis qu'il a fait sa connaissance à l'université, le professeur et critique John Bayley a toujours été enclin à concéder — à tort ou à raison, cela n'a plus tellement d'importance — une supériorité intellectuelle à la romancière Iris Murdoch. Le naufrage brutal de cette intelligence n'y change rien, et aussi douloureuses qu'elles soient, pour celui à la lucidité intacte et pour celle en permanence habitée par la crainte de l'abandon, les dernières années apparaissent ainsi comme une étape nécessaire, un dernier pont à traverser avec, derrière soi, la rive des souvenirs et, devant, encore invisible, celle de la fin. Ce beau récit progresse comme si chaque pas en avant de l'épouse faisait se détacher, sous les yeux de l'époux, une planche de ce pont. Il devrait plonger, tenter de repêcher le morceau de bois et reconstruire ce qui tombe en ruine. Mais il lui faudrait s'éloigner. Il choisit d'avancer en restant au-dessus d'elle, entravé, précaire, agacé — amoureux. Iris Murdoch est morte en 1999.

ÉLÉGIE POUR IRIS

John Bayley
Traduit de l'anglais
par Paule Guivarch
Les Éditions de l'Olivier
Paris, 2001, 268 pages

Bombay, ville réelle

NAÏM KATTAN

D'origine indienne, Rohinton Mistry est Canadien d'adoption. Publié à Toronto en 1991, son roman *Un si long voyage* paraît aujourd'hui en traduction française.

Le héros du roman, Gustad Noble, habite Bombay et appartient à la minorité religieuse des Parsis. Employé de banque modèle, père de famille, il assiste, du jour au lendemain, à l'effondrement de son monde. Nous sommes en 1971, année où le conflit entre l'Inde et le Pakistan aboutit à la création dans la péninsule d'un troisième État: le Bangladesh.

Gustad se débat pour se dégager d'un drame de confiance quand son père, libraire acculé à la faillite, met tous ses espoirs en son fils aîné, Sohrab, Premier de classe, ce dernier pourrait bien, en effet, être admis à l'Institut de technologie, devenir ingénieur et rétablir ainsi le destin diminué de sa famille. Or le jeune homme, qui rêve d'art et de littérature, ne l'entend pas de cette oreille. Il se dispute avec son père et quitte la maison familiale. Sa petite sœur tombe malade. Le père consulte un médecin et, pour conjurer le mauvais œil, la mère a recours à des pratiques de magie que lui transmet une voisine.

Les malheurs et la détresse

pleuvent sur Gustad. Un collègue, également l'un de ses meilleurs amis, se meurt d'un cancer et il assistera à son agonie, ainsi qu'à ses funérailles. Son meilleur ami, Jimmy, dont il fut longtemps sans

nouvelles, lui confie un paquet empoisonné, qui contient des millions en billets. Il lui demande de déposer ceux-ci à la banque pour ensuite les retirer et les lui rendre grâce à un intermédiaire, ce qui est illégal. Il se croit trahi jusqu'au moment où il lui rend visite dans la prison où il mourra peu après. Ici, les dessous des événements politiques se mêlent aux liens d'amitié. Gustad découvre que Jimmy fut victime de la corruption éhontée du régime. L'auteur ne se gêne pas pour dresser un portrait accablant d'Indira Gandhi, qui dirigeait le pays à l'époque.

La famille de Gustad, sa femme dévouée, sa petite fille et son second fils vivent dans un quartier populaire où l'on a érigé, devant l'immeuble qu'ils habitent, un mur inutile. Avec le temps ce mur s'est transformé en une gigantesque pissotière qui, s'ajou-

tant à la puanteur, en fait un gigantesque nid de moustiques.

Alors Gustad a une idée géniale. Il demande à un peintre de rue de couvrir le mur de portraits de personnages vénérés par les diverses religions — hindouisme, christianisme, islam, judaïsme, bouddhisme... Peu à peu, des hommes et des femmes de toutes obédiences s'y retrouvent, non pour satisfaire leurs besoins les plus élémentaires, mais pour rendre hommage au saint de leur choix, faisant brûler de l'encens, du santal, allumant des bougies... Jusqu'au moment où la municipalité, pour des raisons aussi absurdes que celles qui ont présidé à l'érection du mur, décide de l'abattre, démolissant ainsi ce qui était devenu un symbole de spiritualité et qui commençait à unir la population, tout en préservant sa diversité.

Mistry est un excellent conteur. À travers l'histoire d'une famille, il dresse le portrait d'une ville tentaculaire, lieu de rencontre de tous les conflits, mais aussi source de toutes les

amitiés et, au premier chef, entre hindouistes et musulmans qui se vouent une haine tenace. Chaque groupe ethnique ou religieux tente de conserver ses privilèges et son statut social. Les affrontements sont violents, même quand ils sont larvés et se déroulent sur fond de misère et de corruption. Le tableau que peint Mistry n'est pas reluisant et le récit d'existences sordides balaie les mythes et les légendes qui entourent la civilisation indienne.

Il est vrai, cependant, que des amitiés existent et qu'elle sont profondes. L'amour de la famille est une valeur réelle. Ainsi, le mur où toutes les religions trouvent leur compte est le symbole d'une utopie qui fait en sorte que les haines et les conflits cèdent la place aux amitiés et au respect mutuel.

Le lecteur s'attache à Gustad qui, en dépit des malheurs qui l'accablent, conserve dignité et espoir. À travers son existence mouvementée, le lecteur découvre une ville, mais surtout une famille digne de toute sa sympathie.

UN SI LONG VOYAGE

Rohinton Mistry
Traduit de l'anglais
par Françoise Adelstain
Éditions Albin Michel
Paris, 2001, 411 pages

Les Beaux dimanches au FORT-LENNOX

L'été en musique

CE DIMANCHE
5 AOÛTLES BEAUX DIMANCHES
AU FORT-LENNOX PRÉSENTENT :

Ti-Jean au Royaume de Belle-Flore :

Spectacle de marionnettes tiré d'un conte traditionnel pour enfants.

La vie secrète du Fort-Lennox :

les trésors archéologiques sont révélés durant une activité d'interprétation pour toute la famille.

Saison 2001

Présentés par

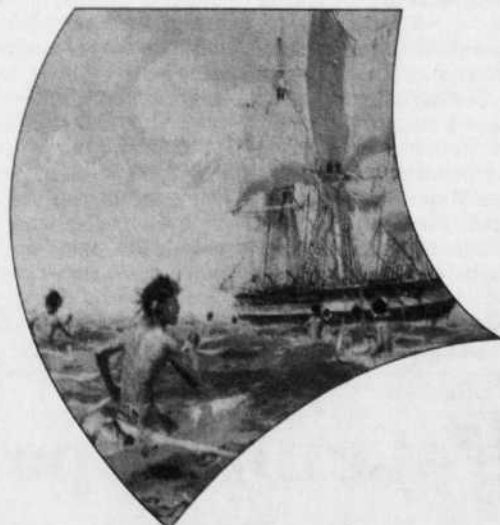
LE DEVOIR

LE CANADA
FRANÇAISCaméléon
COMMUNICATION

104.1 FM

Fort-Lennox
RENSEIGNEMENTS :
Lieu historique national du Canada
du Fort-Lennox
1, 01^e Avenue, Saint-Paul-de-Beauport
Québec, Canada J0L 1G0
Téléphone : (418) 291-5700
Télécopieur : (418) 291-4389MÉCHOUI BÉNÉFICE
SAISON 2001
Le 19 août en soirée,
les Amis du Fort-Lennox
vous invitent à un méchoui
bénéfice. Réservez votre
billet le plus tôt possible
au (418) 291-3293VISITEZ NOTRE TOUTE NOUVELLE EXPOSITION :
Le Fort-Lennox : œuvre des Ingénieurs royauxParcs
Canada
Municipalité
de Saint-Paul-de-Beauport
Richelieu
Paul-Charles-Bois
AVOCATÀ la découverte du
PARADIS

LE PACIFIQUE SUD AVEC COOK ET BOUGAINVILLE



DU 17 MAI AU 8 OCTOBRE

Musée Fort
STEWART

Île Sainte-Hélène

Métro Île Sainte-Hélène

Ouvert tous les jours - 10h à 18h Info : (514) 861-6701

Québec

www.stewart-museum.org

POLAR

Une place au soleil

MARIE CLAUDE
MIRANDETTE

Californie, années trente. La dépression n'en finit plus de finir et la Californie continue de se transformer au rythme des vagues successives de migrations et de l'expansion hollywoodienne. Nick et Paul, deux frères fils d'immigrants, sont hantés par le rêve américain qui veut que tout soit possible sur cette terre promise et que chaque homme puisse, à force de volonté et de persévérance, faire sa place au soleil.

Petits camionneurs sans argent ni éducation, ils sont hargneux, déterminés, combattifs. Et malgré la teigne qui semble s'abattre sur eux comme la misère sur le pauvre monde, ils se battent avec l'énergie du désespoir pour s'accrocher à leur beau rêve. Entre les interminables heures au volant, qui sur le macadam où sévit une chaleur accablante, qui au cœur des montagnes nimbées de froid humide, il y a les trop brefs arrêts dans les bouges de camionneurs, le café réchauffé, la bouffe infecte et les putes de bas étages. Et c'est sans compter les agents de courtoisie véreux, les problèmes mécaniques et les employeurs qui paient peu, quand ils paient.

Bientôt, les cadavres de camionneurs se mettent à pousser comme le chiendent, et Paul se dit qu'il devrait tirer sa révérence, rentrer peinard à la maison où sa femme, très enceinte, l'attend.

Ce trop bref roman est l'œuvre d'un écrivain de talent par trop méconnu, à qui l'on doit quelques grands scénarios de la belle époque des films noirs hollywoodiens (entre autres, *Thieves Highway*, en français: *Les Bas-Fonds de Frisco*, magnifiquement porté à l'écran par Jules Dassin). Un bon petit polar social bien senti, à l'écriture directe et incisive comme un uppercut, le genre qu'on lit d'un trait avant de courir au club vidéo louer l'adaptation cinématographique, malheureusement moins magistrale que le livre, qu'en a faite l'inimitable Raoul Walsh en 1940 (*They Drive by Night*, en français: *Une femme dangereuse*, avec George Raft et Humphrey Bogart). Excellent choix pour votre dernier prochain road-trip avant la fin des vacances.

LA LONGUE ROUTE

A. I. Bezzerides
Traduit de l'américain
par Luc Baranger
Gallimard, «La Noire»
Paris, 2001, 187 pages

LE ARTS

ARTS VISUELS

L'art du trait

Inaugurée en juin dernier, la Biennale internationale d'estampe contemporaine de Trois-Rivières est de loin la plus importante manifestation du genre au Canada. Sa portée internationale la distingue d'emblée de sa cousine du lac, la désormais célèbre Biennale du dessin, de l'estampe et du papier-matière du Québec à Alma, qui en est cette année à sa septième édition. Visite des lieux.

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Bien qu'elle n'en soit qu'à sa seconde présentation, la Biennale de Trois-Rivières a déjà su se tailler une enviable réputation, tant sur la scène locale que sur la scène internationale. Si bien que le nombre de participants et d'œuvres présentées a considérablement augmenté cette année. Plus de trois cents estampes réalisées par cinquante et un artistes québécois (25) et de l'étranger (26) composent ce véritable petit panorama de l'estampe actuelle.

Et il n'y a pas que la quantité qui a pris de l'ampleur; la qualité des œuvres et des artistes, la variété des styles et des techniques, tout semble, dans cette seconde édition, porté par un souffle nouveau. S'en dégage une véritable passion de l'estampe, technique multiple ancestrale néanmoins toujours bien vivante. Mais aussi une indéniable ouverture vers les nouvelles technologies à travers une diversité d'avenues esthétiques, de thèmes, de styles. Si l'influence du passé est palpable

chose d'intangible et de dérangeant. L'harmonie des lignes et des textures, la densité des noirs et la fragilité des blancs sont d'une sensibilité sans nom.

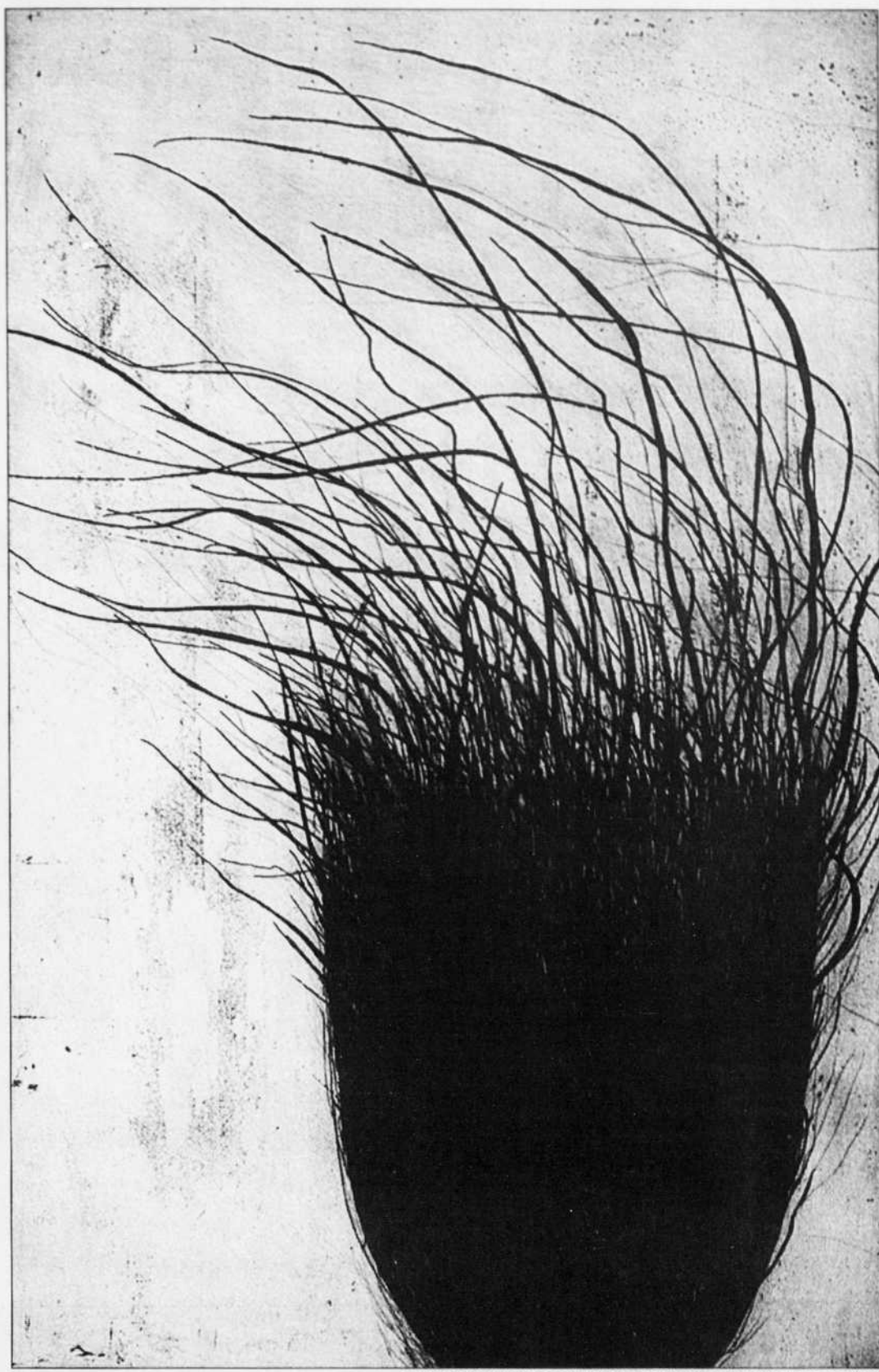
Les remarquables manières noires de l'Américaine Malgorzata Zurakowska témoignent d'une maîtrise technique à couper le souffle, tout comme les exceptionnels bois gravés de l'Autrichien Michael Schneider. Sean Rudman, dont les eaux-fortes rehaussées de pointe sèche ont raflé le prix Banque Nationale du Canada, utilise admirablement la vibration de la ligne gravée dans ses dramatisations de la banalité quotidienne. La fragilité du trait, doublée d'une étonnante force d'expression, évoque le travail gravé d'un Giacometti, par exemple. La série *Peaux d'âme* de la Belge Christine Ravoux, avec son propos féministe sous-jacent, est un bijou de subtilité et de puissance évocatrice conscrées dans un espace intime.

Quelques artistes s'affirment à travers des thèmes nettement plus troublants; par exemple, les

riches gravures sur linoléum du Polonais Wieslaw Haldaj rappellent, par l'expressivité exacerbée de leurs lignes triturrées et puissantes, le travail d'un William Blake, tandis que les essais anamorphiques du Montréalais René Donais, dont on connaît déjà bien le travail, sont autant de réussites. De son côté, l'Ukrainien Oleg Denisenko renouvelle l'iconographie traditionnelle des naïves xylographies des origines avec un sens de l'humour palpable. L'Américain Brian Johnson se met en scène dans une suite de sérigraphies très pop consacrée à Superman, héros de son enfance. Les formes joyeuses et surréalistes d'Elmyra Bouchard, dont l'achèvement technique à nul autre pareil lui a valu le prix de la collection Loto-Québec, ouvrent la voie à un univers fantasque et ludique. Les riches textures des collagraphes du Canadien d'origine japonaise Taiga Chiba mettent en scène des amalgames de formes organiques naïves qui racontent, par une série de libres associations dont le spectateur détient la clé, la nature, le monde, le cosmos. L'influence de maître Escher est tangible dans les labyrinthes de Deborah Chapman et dans les compositions géométriques de Benjamin Vasserman, tandis que l'artiste montréalaise d'origine russe Ludmilla Armata, avec ses aquatintes rehaussées de pointe sèche, évoque magistralement, dans une profusion de lignes nerveuses et sensibles, la fragilité et la force vitales. Les aquatintes du Suédois Magnus Hedman, elles, se présentent comme autant d'incursions au cœur de la forêt d'où émanent des odeurs et des textures palpables.

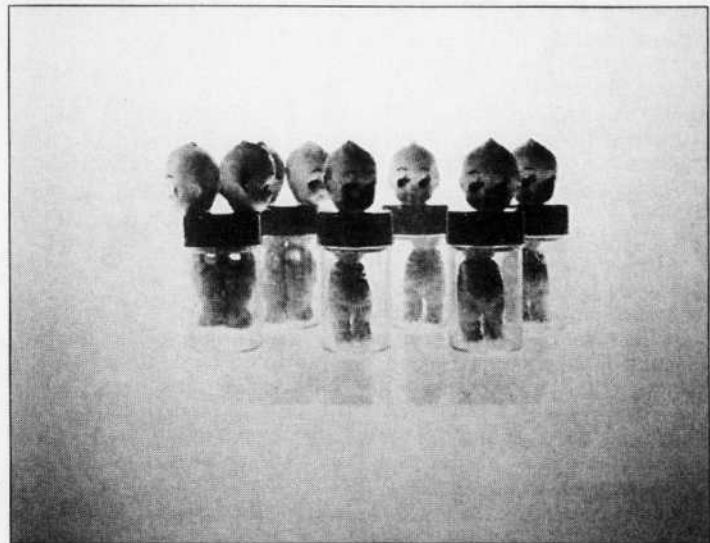
Du Terre-Neuvien David Morrish, un surprenant bestiaire d'animaux naturalisés — très mal empaillés! — pose un regard ironique sur la vanité humaine et sur l'obsession de l'homme à s'approprier le monde, tandis que les étourdissantes gravures sur bois de Tom Huck témoignent avec force ironie de la vie dans une petite ville typique de l'Amérique profonde.

Le figuratif domine largement cette présentation et, chez nombre d'artistes, un retour à un discours social, bien que d'une nature moins militante et vindicative que celui qui a marqué les années 60 et 70, semble vouloir émerger de nouveau. À preuve, les paysages architecturaux de Thierry Wesel et de Luc Van Malderen, les intérieurs urbains de Rob Voerman, de même que les satires du pouvoir de Rolandas Rimkunas et Davida Kidd. Autre constatation: le Japon est très présent à travers les œuvres de cinq artistes originaires des îles du Levant, sans compter deux artistes canadiens d'origine japonaise. Compte tenu de la longue tradition de ce pays en matière d'estampe et de l'importance, au XX^e siècle, de certains ateliers et artistes japo-



SOURCE BIENNALE DE L'ESTAMPE CONTEMPORAINE DE TROIS-RIVIÈRES

L'artiste montréalaise d'origine russe Ludmilla Armata, avec ses aquatintes rehaussées de pointe sèche, évoque magistralement, dans une profusion de lignes nerveuses et sensibles, la fragilité et la force vitales.



SOURCE BIENNALE DE L'ESTAMPE CONTEMPORAINE DE TROIS-RIVIÈRES

Les inquiétantes photolithographies de la Taïwanaise Debbie Yu-Chun Lin, avec leurs macabres têtes de poupées vissées à des corps-bocaux, témoignent d'une réflexion critique sur le clonage, la manipulation génétique, la vie, la mort, l'avortement et la difficulté de naître au monde.

chez plusieurs (depuis les xylographes de la fin du Moyen Âge jusqu'aux sérigraphies pop des années 60-70, en passant par la bédé underground et l'affiche, la multitude des sources est étonnante), les propos, comme les propositions plastiques, n'en sont pas moins profondément vibrants de contemporanéité.

Une sélection difficile

Le comité de sélection formé de deux historiennes de l'art (Francine Paul et Andrée Côté) et de deux artistes-graveurs (Walter Jule et Christian Tisari) a eu, en octobre dernier, la difficile tâche de sélectionner, parmi quelque 416 dossiers, ceux qui étaient dignes de figurer aux côtés des trois centres d'exposition hôtes de la Biennale. Quelques artistes présents lors de la première édition sont de nouveau au rendez-vous, mais la plupart des graveurs en sont à leur première participation à l'événement. Chaque artiste présente entre cinq et sept estampes récentes, qui permettent une intrusion significative dans l'univers de chacun.

Certains artistes se distinguent, et quelques-uns ont du reste reçu les principaux prix décernés dans le cadre de la Biennale. Parmi eux, le graveur japonais Tomoya Uchida avec sa série d'eaux-fortes et aquatintes *Nest*. D'étranges formes en mutation habitent l'univers fantastique et futuriste créé par Uchida, telles des îles flottant à la dérive dans un espace infini; ces formes hybrides inspirées des ruches d'abeilles ont quelque

inquiétantes photolithographies de la Taïwanaise Debbie Yu-Chun Lin, avec leurs macabres têtes de poupées vissées à des corps-bocaux, témoignent d'une réflexion critique sur le clonage, la manipulation génétique, la vie, la mort, l'avortement et la difficulté de naître au monde. Chez l'Albertaine Karen Dugas, photographie et eau-forte se conjuguent en une série d'œuvres évoquant avec force et brutalité la douleur de vivre et les tourments de l'âme humaine.

nais d'envergure, le fait ne surprend guère.

Un événement unique au Québec et qui vaut tout à fait le détour.

Quelques précisions

L'accrochage et la présentation sont l'œuvre de Louise Desaulniers, directrice de l'événement, et de son équipe. L'exposition est accompagnée d'un catalogue qui reproduit toutes les œuvres exposées, et même quelques-unes qui ont été retirées au montage, faute

d'espace. Le graphisme et la composition du catalogue sont une réalisation du graveur trifluvien Guy Langevin.

Pour information: (819) 372-4611 ou <<http://sites.rapidus.net/biennale.trois-rivieres>>.

BIENNALE INTERNATIONALE D'ESTAMPE CONTEMPORAINE DE TROIS-RIVIÈRES

Trois lieux d'exposition:
Centre d'exposition Raymond-Lasnier - Maison de la culture de Trois-Rivières, 1425, place de l'Hôtel-de-Ville; Galerie d'art du Parc, 864, rue des Ursulines; Maison Hertel-de-la-Fresnière, 802, rue des Ursulines. Du mardi au vendredi, de 10h à 17h; samedi et dimanche, de 13h à 17h. Jusqu'au 2 septembre.

Verticale
Galerie d'Art

Doug Scholes
«Some maintenance required»

Frédéric Desjardins
«Des objets dotés d'un projet»

Du 1^{er} août au 9 septembre 2001

Vernissage le 5 août à 14h00

Du mercredi au dimanche de 12:00 à 18:00 h. entrée libre
2084, boul. des Laurentides
Laval tél.: (450) 975-1188

BAIE-SAINT-PAUL 2001 L'ÊTRE AU MONDE



Laurent Marois
«George O'Keefe»
1998

LE SYMPOSIUM INTERNATIONAL

de la nouvelle peinture au Canada
du 3 août au 3 septembre

Judi 9 août, 16h

Table ronde avec

Renée Duval, Sarah Gayle Key, Stacey Malysh

Vendredi 10 août, 16h

Démarches artistiques avec

Renée Duval, Sarah Gayle Key, Stacey Malysh, Denis Routhier

Samedi 11 août, 16h

«Écritures en direct»

Projet collectif alternant entre la poésie de création et la peinture avec
Linda Banin, Herménégilde Chiasson, Carole David,
D. Kimm, Guy Bouchard, Martin Pouliot

Dimanche 12 août, 16h

Conférence-rencontre avec Charles Pachter (Ontario)

DU 23 JUIN AU 23 SEPTEMBRE
AU CENTRE D'EXPOSITION

23, rue Ambroise-Fafard

«L'EXPO-ÉVÉNEMENT»

«REVOIR LA 18^e ÉDITION DU SYMPOSIUM»

Le Symposium est subventionné par:

CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC

PATRIMOINE CANADA

CONSEIL DES ARTS DU CANADA

LA COLLECTION LOTO-QUÉBEC

et commandité par:

LA COLLECTION LOTO-QUÉBEC

BANQUE NATIONALE

TELE-QUÉBEC - POWER CORPORATION - LE DEVOIR - LE SOLEIL

Renseignements: (418) 435-3681

www.centredart-bsp.qc.ca

Un plaisir de plus!

Musique et spiritualité

12 août - Saint-Benoît-du-Lac

Sculptures et nature

16 août - Les cimetières

25 août - Le pays de l'ardoise

8 septembre

Diamants et parures

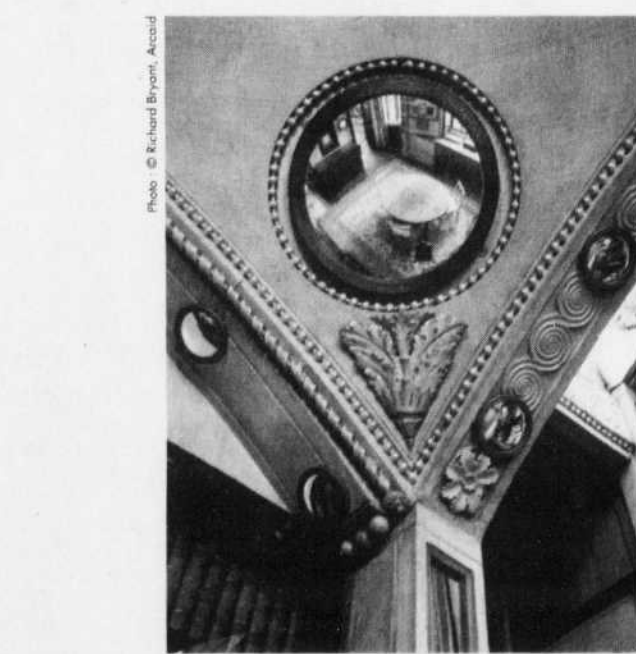
aux musées de Québec

15 septembre

Marie-Victorin, un jardin pour l'automne...

(514) 276-0207

En collaboration avec
Club Voyages Rosemont



john soane 1753-1837

du 16 mai au 3 septembre 2001

CCA

Centre Canadien d'Architecture

1920, rue Baile, Montréal 514 939 7026 www.cca.qc.ca

Merrill Lynch

Une exposition de la Royal Academy of Arts, Londres, et du Sir John Soane's Museum.

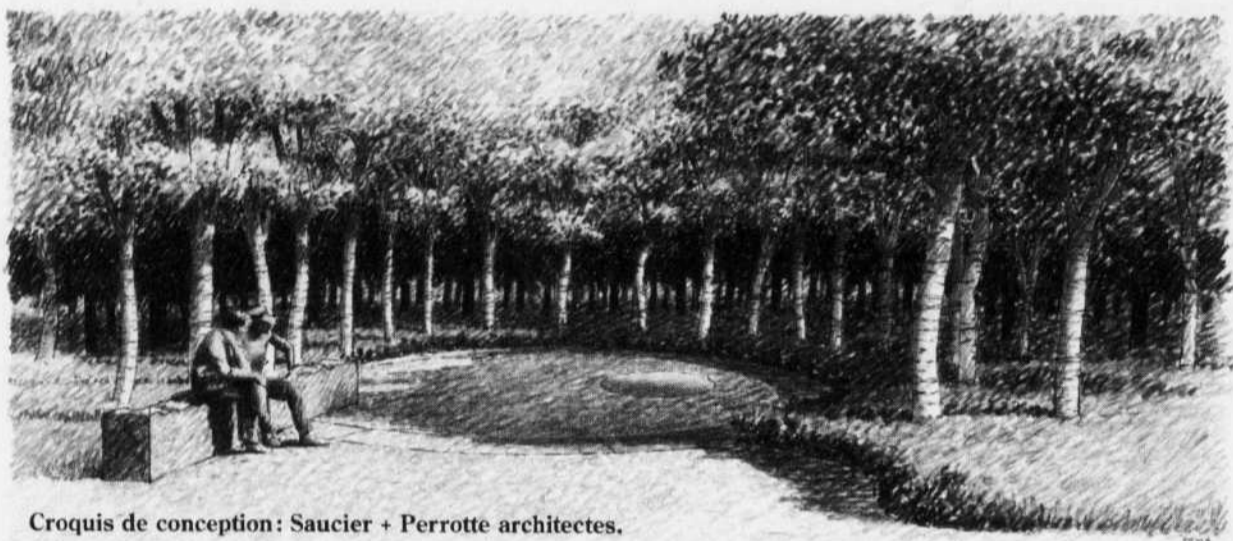
Barque de Montréal

GRUPPO FINANZIARIO MONTE CARLO

FORMES

L'Éden

d u N O U V E A U M O N D E



Croquis de conception: Saucier + Perrotte architectes.

Il y a 300 ans aujourd'hui, le 4 août 1701, un traité de paix était signé entre le sieur de Callière, représentant de la France, et les 39 représentants des Premières Nations. C'était le traité de la Grande Paix. Une série d'événements entourent cet anniversaire on ne peut plus symbolique. Parmi ceux-ci, l'ouverture cette semaine du jardin des Premières-Nations, au Jardin botanique de Montréal, est un maillon important en ce qu'il incarne un espace de paix et d'harmonie digne d'un tricentenaire.

MICHÈLE PICARD

Il tardait à venir, ce lieu de connaissance et de rencontre des cultures amérindiennes et inuite, cet espace de diffusion, de savoir et de savoir-faire. On en parlait depuis moult années. Rappelons que dans les années 30, le frère Marie-Victorin, fondateur du Jardin botanique de Montréal, et l'architecte paysagiste Henry Teusser avaient prévu la création d'un jardin de plantes médicinales «indiennes» se conformant à l'aménagement d'origine. Du reste, des bas-reliefs du sculpteur Henri Hébert ornent toujours le pavillon administratif du Jardin botanique. Ces reliefs polychromes, allégories de la flore indigène, mettent en valeur le bouleau et le maïs selon une facture quelque peu folklorique.

Pour réaliser ce projet, il a donc fallu un catalyseur, la date butoir de la commémoration, en plus de la volonté et de la ténacité d'une poignée d'irréductibles, résolus à mener à terme cette entreprise de collaboration. Le résultat est criant d'authenticité, elle-même garante de sa longévité.

Dans les coulisses

Un projet de cette envergure ne pouvait pas être mis sur pied du jour au lendemain. Il aura fallu deux années de rencontres, de discussions, de palabres et d'études pour concevoir le lieu de célébration.

À l'origine projet de commémoration évoluant vers la collaboration puis vers la communion avec les cultures amérindiennes et les valeurs qui leur sont associées, la conception de celui-ci a été fortement influencée par les forces en présence, professionnels et nations confondues. Le jardin est intégré au système écologique du Québec, une plantation faite il y a plus de 30 ans par les horticulteurs du jardin. Le maintien de la configuration originelle des lieux a prévalu dans le choix du site d'établissement du bâtiment, qui donne sur le parcours d'un sentier déjà existant, évitant ainsi tout bouleversement de la nature environnante.

L'architecte-paysagiste Vincent Asselin, de chez Williams, Asselin, Ackaoui & associés inc., souligne le parti pris du Jardin botanique et de l'équipe pour une conception contemporaine — surtout pas passéiste — de la planification des plantations et de l'architecture, voire selon une démarche résolument avant-gardiste. Comme son collègue Gilles Saucier, de Saucier + Perrotte architectes, Vincent Asselin parle avec chaleur de ce qui fut l'événement déclencheur: une excursion faite avec l'équipe et quelques autochtones pour découvrir les territoires et les coutumes des Premières Nations afin de voir les paysages et de concevoir le projet à partir de sa matière première, soit la nature telle que vue par les autochtones.

Les nations

Le porte-parole du Jardin des Premières-Nations, l'auteur-compositeur Florent Volland, se dit très fier d'avoir participé à l'entreprise «parce que, affirme-t-il, c'est un

vrai projet de collaboration, une idée rassemblante où l'approche respectueuse change tout, pour une rare fois. Ce n'est pas un acte de complaisance, il s'agit d'un véritable travail de fond; nous ne sommes pas des "Indiens de décor" [sic]. Tout au long des travaux, les représentants des Premières Nations, à l'intérieur de comités ou de sous-comités, ont eu un droit de regard sur l'ensemble et les détails de la conception du jardin, allant de l'immeuble-espace d'interprétation à la mise en exposition en passant par le graphisme et les communiqués de presse.

Il faut rappeler que les Amérindiens n'ont jamais créé de jardin au sens occidental du terme mais que le terme «jardin» est utilisé ici pour distinguer la création de «main d'homme» d'un site inspiré des lieux communs aux diverses cultures en présence. Rappelons que les peuples des Premières Nations ont des modes de vie fort différents, certains étant agriculteurs, chasseurs, cueilleurs ou pêcheurs.

De nos jours, le jardin deviendra un lieu de ressourcement pour les autochtones, entre autres par le truchement de la représentation d'un coin d'un territoire qui leur est cher. Au dire de plusieurs, il n'existe pas de lieu physique de rassemblement, sauf, à l'occasion, le Centre d'amitié autochtone de Montréal, et les nations sont isolées chacune sur son territoire. À ce propos, Florent Volland rappelle que le jardin des Premières-Nations est situé en territoire iroquois.

L'équipe

Les professionnels du Jardin botanique, conservateurs, horticulteurs, chargés de projet et autres, le comité de représentants de onze premières nations et les professionnels de l'aménagement se sont entendus sur un ensemble d'orientations et de paramètres devant être intégrés au projet. Pour que celui-ci puisse prendre son envol vers les tables à dessin des concepteurs, il a fallu réunir une équipe chevronnée, les architectes du paysage Williams, Asselin, Ackaoui & associés inc., les architectes Saucier + Perrotte, les muséologues Cultura et les muséographes DES. Formant une véritable équipe intégrée, ceux-ci ont travaillé d'arrache-pied dans une perspective d'intégration horizontale qui fait en sorte que chacun pouvait intervenir et modifier les concepts liés à la mission du jardin mais aussi aux coutumes des peuples autochtones.

Transmettre

Ici, point de mission d'évangélisation mais bien transmission de connaissance: le «rapport» — terme réducteur et non autochtone — que les Premières Nations entretenaient et entretiennent toujours avec la nature et le monde végétal est mis en évidence par l'utilisation de chaque partie d'une ou des plantes. Tant les connaissances botaniques autochtones que les diverses utilisations faites des végétaux sur les territoires propres des nations sont abordées.

Il ne s'agit pas d'enseigner la survie en forêt: les Premières Nations «vivent» en symbiose avec elle. On y aborde donc divers aspects d'une vie quotidienne ancestrale qui transcende les savoirs traditionnels des Premières Nations.

Sur le paysage

Le jardin couvre approximativement 25 000 m² et est divisé en cinq zones: quatre dédiées à l'interprétation proprement dite, ainsi qu'une zone d'animation et de rassemblement aménagée en vue de manifestations spéciales. Le jardin est sis entre les jardins chinois et japonais, de même que le ruisseau fleuri. Il est bordé à l'est par le jardin alpin, à l'ouest par les étangs, une saulaie et une pessière composée d'épinettes blanches et d'une forêt de feuillus.

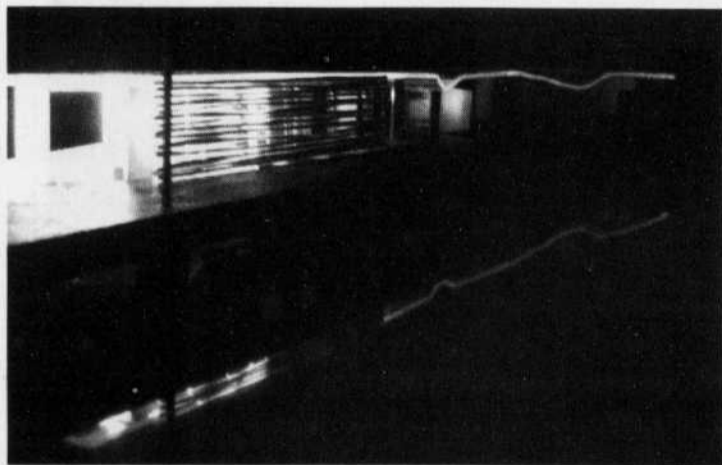
Les zones renvoient d'abord et avant tout aux grands écosystèmes: la forêt feuillue de la vallée et du sud du Saint-Laurent; la forêt de conifères, ainsi que les forêts laurentienne et boréale; le territoire nordique, la taïga et la toundra. Par ailleurs, l'étang symbolise fleuve, lacs et rivières. L'aménagement se fait discret, de la façon la plus naturelle et la plus intégrée qui soit, des secteurs sont typiques de certaines nations et, dans certains cas, reproduisent des microcosmes. À l'image des Premières Nations, le paysage n'est pas homogène, leur vision et leur passé étant différents.

La trace du pavillon

Pièce construite en territoire naturel, le pavillon se veut discret, un abri aux diverses fonctions, une trace dans le paysage. Il est à la fois filtre et lien, il unit et divise deux environnements en marquant les différences entre pessière et forêt de feuillus. Construit sur l'empreinte d'un sentier existant, il a permis la conservation de tous les arbres sur le site. Par son profil épousant les ondulations du paysage, le ruban-toit exprime l'idée d'un sentier surélevé et crée une zone de protection contre les intempéries. Au sol, l'espace reste à découvert, accueille les éléments d'exposition verticaux, est traversé par un ruisseau et parsemé de colonnes-troncs en acier Cortene. Les fonctions d'interprétation, d'animation et d'accueil du public, la boutique et les autres espaces communs sont traduits, d'un point de vue architectural, par deux édicules en partie encaissés dans le sol, situés aux extrémités du long toit, constituant un bâtiment surprenant de légèreté et d'allure contemporaine. Les matériaux plus «modernes», comme le verre et le béton exposé de ce «non-bâtiment», sont mis en opposition, par exemple, sur un mur-écran contrasté, fait de branches posées à l'horizontale.

Il n'est pas donné à beaucoup de concepteurs de créer un lieu de cette nature et d'avoir pour clients des individus et des peuples vivant une telle communion avec les lieux. Le Jardin botanique, par ce projet, marque de façon grandiose à la fois un anniversaire et le début d'une ouverture sur une collaboration possible entre des peuples de cultures différentes.

michelepicaard@videotron.ca



Maquette vue de nuit: Saucier + Perrotte architectes.

REGARDS OBLIQUES

Ce soir à 20h, à la salle Wilfrid-Pelletier de Place des Arts, le spectacle *La Grande Paix Uashthenemunan - Mentends-tu?* - Karen: Na', dont fait partie Florent Volland, dans le cadre des FrancoFolies de Montréal. Voir, à entendre et à éprouver: la vraie Grande Paix! Le site Internet officiel de la Grande Paix:

<http://www.grandepaix.org>

Élévation de la maquette: Saucier + Perrotte architectes.

